Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/glicreoulaphil00camm

GLICÈRE,

OU LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR.

Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille et chante à l'ombre des ormeaux;
Et suspend les baisers qu'il donne à sa compagne,
Pour lui faire admirer l'éclat de la campagne.

(Saint-Lambert. Poëme des Saisons).

GLICÈRE,

OU

LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR,

POÈME CHAMPÊTRE,

Divisé en autant de Parties que le JOUR.

A ZURICH,

1796.

Universitäts BIBLIOTHECA Ottaviensis

PQ
2063
S35
1796
Coll. spec.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur de ce Poëme ne seroit pas plus connu, quand on le nommeroit, que ne le sera probablement son Ouvrage (1), imprimé à un si petit nombre d'exemplaires, et à une si grande distance des lieux qui l'ont vu naître ; ce qui lui donne un air d'émigré encore plus méconnoissable. Il ne s'est même déterminé

(1) Il n'en a été tiré que cent Exemplaires, tous sur papier vélin seulement. Cette Edition aura du moins le mérite de la rareté pour les amateurs.

à publier ces vieux amusemens de son jeune âge, que parce que, dit fort bien Varron dans Cicéron (1) : « C'est » une folie d'écrire ce qu'on » veut cacher. » Il attache néanmoins très-peu d'importance à ces bluettes poëtiques échapées au feu de l'imagination, dans la première jeunesse ; mais il en attache beaucoup aux idées morales qui décident dès-lors du plan d'une vie entière irréprochable dont on peut s'honorer.

---

(1) *Intemperantis esse, arbitror, scribere quod occultari velit.* (Cicer. Académic. *lib. prim.*)

Du reste, il pense, comme tout le monde le jugera sans doute, que de pareils Ouvrages ne méritent guères d'être remis sur le métier dans un âge plus avancé, pour se faire un travail de ce qui n'a rien coûté et n'en vaut réellement pas la peine. On ne revient plus d'ailleurs au bel âge où celui-ci fut composé, longtems avant l'époque où nous vivons, comme on le verra par l'épisode de ce Poëme, où il est question de la milice qui désoloit autrefois les campagnes en France, et ne les afflige plus, depuis que tous les

citoyens y sont devenus soldats, et tous les soldats, citoyens.

Après avoir élevé son Emile avec sa Sophie, et de plus une autre Antigone, que le Ciel lui accorda pour seconde fille, digne, par tous les soins qu'elle prodigue aux auteurs de ses jours, de rappeler l'idée que l'Antiquité attachoit à ce nom consacré par la piété filiale; l'auteur de Glicère étoit parvenu à réaliser pour la fin de sa vie, le Roman qu'il avoit fait au commencement, lorsque des événemens incalculables, en lui enlevant les

jouissances d'une fortune médiocre, qu'il s'étoit préparées par vingt ans de travaux assidus, ne lui laissèrent que sa famille et ses goûts pour les Muses et l'étude de la Nature (1), qui le consolent de tout dans la retraite où il vit ignoré, satisfait de n'avoir d'autre commerce que celui des livres.

---

(1) Il travaille actuellement à un Poëme sur la Botanique dont il s'occupe avec son Antigone, et ce même Emile auquel il n'a désiré faire embrasser d'autre profession que l'art de guérir ses semblables, comme la plus utile à l'humanité ; tandis que sa Sophie, marchant sur les traces de Rosalba, dans l'art de peindre, s'apprête à dessiner et colorier les fleurs pour cet Ouvrage.

ESSAI

SUR

LA POÉSIE ÉROTIQUE.

AIMER, chez les peuples modernes, superstitieux ou corrompus, n'est qu'un terme profane pour les uns et profané par les autres. Le faux scrupule craint de l'entendre; la frivolité ne sauroit le concevoir.

Il fut un tems parmi nous, où d'une passion en naissoient mille autres à son appui : une seule étincelle de gloire suffisoit pour enflam-

mer l'ame sensible où elle se développoit : l'Amour régnoit alors sur la gloire elle-même ; il n'avoit qu'à commander à la baguette, pour ainsi dire, et la féerie obéissoit. Qui ne sait que le salut de la France, arrachée aux Anglois, graces à la belle Agnès Sorel, fut l'ouvrage et le triomphe de l'Amour ? L'Amour fut l'ame de nos plus beaux siècles. La Chevalerie, sans laquelle notre Histoire ne seroit qu'un dépôt d'atrocités barbares ou dégoûtantes, ou qu'une suite fastidieuse de gazettes ; la Chevalerie si vantée, si décriée, trop peu connue, quoiqu'on ait essayé, de nos jours, à en retracer la mémoire dans nos spectacles, comme celle des tems héroïques de la Fable ; cette institution si digne de l'esprit de loyauté qui l'avoit

fondée, ne se soutint qu'à l'aide de l'honneur et de l'amour des Dames.

La Chevalerie abolie, on analysa tout ce que nos Chevaliers avoient senti, et voilà précisément ce qu'il ne falloit pas. Dès qu'on eut analysé le sentiment, il n'y en eut plus ; c'est à-peu-près l'effet de ces opérations chymiques, qui pour décomposer les substances, les font disparoître, en les réduisant à rien (1).

Le Cardinal de Richelieu ouvrit la porte au ridicule, qui vint s'em-

(1) Analyser l'Amour, c'est vouloir s'en guérir. Psiché le perdit pour avoir voulu le connoître : l'on est tenté de croire que cette Fable est une leçon allégorique pour qui veut analyser l'Amour.

parer de l'Amour, en ouvrant une Ecole de Galanterie; car, dès-lors l'Amour n'osa plus se montrer sous son nom. La fureur des argumens, née de l'enthousiasme dont on raffoloit, à cette époque, pour Aristote; cette manie étrange qui mit pour des mots jusqu'au Gouvernement dans ses intérêts, et fit rendre des Arrêts sur des syllogismes; enfin, l'abus même du *raisonner*, pour le plaisir de raisonner, se soumit jusqu'au sentiment: on soutint des Thèses sur cet objet, qui aboutirent toutes, comme c'est l'ordinaire, à ne point s'entendre à force d'argumens et de mots (1).

(1) On avoit peut-être voulu suppléer par-là à ces anciennes institutions de la vieille Chevalerie, qui mettoit en exemples et en actions ce

La Cour magnifique de Louis XIV fut, pour ainsi dire, l'apothéose de ce beau Dieu du paganisme. Durant près d'un siècle, des Fêtes superbes achevèrent de l'exiler dans les Cieux, dont elles imitoient la pompe fabuleuse pour le célébrer. Ami de la simplicité sur la terre, il se dérobe au faste, à l'excessive mollesse des Sybarites, et ne va guère sans un certain genre de rusticité qui lui plaît. Des mœurs plus recherchées l'ont éloigné; le libertinage qui vint ensuite acheva

---

qu'on mit depuis en questions fades et ridicules. Je veux parler de ces Cours d'Amour où se rendirent autrefois des Arrêts si dignes de l'esprit de loyauté qui les dictoit, et du tribunal du cœur où présidoit un Sexe qui sait toujours en appeler, avec succès, de nos injustices et de ses rigueurs, à ce Tribunal.

de le perdre, et son dernier asyle fut encore une école. On voit bien que je veux parler de celle du Temple, où l'infidélité, toujours compagne de la coquetterie, eut un si charmant prôneur dans le Prieur d'Oleron. (1)

Où donc retrouver l'Amour ? sera-ce dans les livres ? Gens du monde, pourquoi ne le connoissez-vous que là ? L'homme qui l'a su le mieux sentir, puisqu'il a su le mieux l'exprimer, vous dit avec raison que c'est une foible ressource. (2) Non ; c'est dans la Nature que nous avons abandonnée. Retournons vers elle ; nous retrouverons tous les senti-

(1) L'abbé de Chaulieu.

(2) Rousseau, de Genève. (Nouv. Éloïse).

mens que nous avons perdus, en nous en éloignant, et dont nous n'avons plus même l'idée. Contemplons la Nature, et nous jouirons du spectacle qui nous fait jouir de nous-mêmes, de l'existence et du plus doux plaisir qui l'accompagne.

C'est ce que j'ai pensé : j'ai voulu ramener à ce goût de la Nature qui nous isole ; et l'Amour est inséparable de ce goût où il est né. L'homme est-il seul ? il sent qu'il a besoin d'une compagne, et ce besoin n'est que celui d'aimer : tout l'y invite ; le spectacle d'un beau jour, d'une belle campagne, lui fait désirer un second lui-même, auquel il puisse dire : « Cela est beau ». Il semble, en effet, qu'on ne jouisse du plai-

sir qu'en le partageant. (1) Que deux Amans pour qui le sentiment rend la Nature plus belle et plus expressive, passent seuls ensemble une journée, à en contempler le spectacle, dans la campagne, où leur goût mutuel a fixé leur séjour; leurs ames, leurs yeux, pour ainsi dire, réfléchis l'un par l'autre, sentent tout, voient tout bien différemment des froides *pagodes* de nos villes. Au reste, ceux pour qui le mot de sentiment est une énigme que la plupart ont sans cesse à la bouche, et que leur cœur ne saura jamais expliquer, ne comprendront jamais davantage le plai-

(1) C'est ce qui fit dire à l'Être-Suprême, après avoir créé l'homme à son image : « Il n'est » pas bon que l'homme soit seul; donnons-lui » une compagne ».

sir de l'homme sensible qui contemple la Nature avec sa compagne, tel que le premier homme nous est si bien représenté dans Milton; qui repose sa vue sur un tapis de verdure, et jouit du spectacle d'un beau jour dans tous les points de ce magnifique tableau.... Ils ne le comprendront point, je le sais ; mais ce n'est pas pour eux que j'ai voulu fixer l'image d'un bonheur qu'ils ne connoissent pas.

Le spectacle de la Nature ainsi contemplé par deux Amans, m'a semblé réunir un double intérêt que j'avois éprouvé moi-même ; car pourquoi le céler ici ? J'aimois, on le verra bien, quand je fis ce trop foible Ouvrage : j'étois fort jeune

alors : pour la première fois mon cœur, mes yeux et tous mes sens venoient de s'ouvrir aux attraits d'un charme nouveau. Fruit de l'Amour et du loisir que je goûtois à la campagne, cet Ouvrage y naquit à cette heureuse époque de ma vie, et fut conçu, achevé presqu'en même tems, dans l'ardeur de la plus vive jeunesse, d'abord à tout hasard, pour moi, pour l'aimable objet qui m'avoit inspiré, et que j'y célébrois. J'étois loin de prétendre, en ce tems, à rassembler ces bagatelles éparses : je m'amusois, sans ordre, à peindre quelques scènes d'une journée champêtre, en divers paysages où je voyois toujours celle qui prêtoit pour moi ses charmes à l'Univers, comme un prisme enchanteur qui paroit de ses riantes couleurs tout ce qui m'en-

vironnoit. Est-ce un objet fantastique et créé par ma seule imagination ? Est-ce un être qui exista réellement ? Eh ! qu'importe au Lecteur ? Il sait assez que les Poëtes, à l'exemple de Pygmalion, (1) n'adorent souvent que leur propre ouvrage ; et puis l'Amour et la Poësie n'ont-ils pas un siége commun dans l'imagination ? C'est là que leurs feux s'allument, s'entretiennent et s'irritent, pour s'exprimer ainsi avec Marmontel. Abailard, l'homme de son siècle le plus savant et le plus tristement célèbre, se délassoit souvent des hautes sciences à faire des vers pour sa

(1) J'ai dans la tête, disoit je ne sais qui, une Femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des Femmes *comme il y en a beaucoup ;* j'ai bien des obligations à cette Femme-là.

Maîtresse, et n'en fit jamais que pour elle, quoiqu'il ne nous reste malheureusement rien de ces amusemens. C'est Abailard lui-même qui nous apprend que l'Amour fut son Apollon. Mais il faut réellement aimer pour cela; autrement, l'on tombe dans le faux et le maniéré; défaut tant reproché au genre érotique, et toutefois bien moins la faute du genre que de ceux qui s'y sont exercés. Une Iris en l'air est un pauvre sujet; une Iris à tout le monde est encore pire. J'avoue qu'on ne trouve plus d'Héloïse, et bien peu d'Amans connoissent ce qu'Abailard sentoit si bien.

C'est à la campagne où j'ébauchai les premiers traits de ce tableau; c'est là qu'on aime bien différem-

ment qu'à la ville. Nous-mêmes, sans rappeler ici la fadeur des bergeries, n'éprouvons-nous pas des sentimens mille fois plus vifs et plus doux aux champs qu'à la ville, où tout semble rétréci, contraint dans une enceinte circonscrite comme ses murailles, où, jusqu'à des vêtemens plus recherchés, la parure nous compose; et cet extérieur qu'on nomme *le bon ton*, comprime tous les ressorts de l'ame, et la glace? Cette simplicité de la Nature, au contraire, a je ne sais quoi d'attendrissant qui adoucit l'ame et la repose du trouble qui l'agite ailleurs. Là, ces Arts du luxe, inventés pour lui-même, ne suppléent point à la beauté; les femmes y gagnent à tout ce qu'elles ont perdu ou relégué loin d'elles à la ville; on s'y montre plus

vrai; un simple chapeau de paille pare mieux que les plus riches coiffures; et puis l'immensité de l'Atmosphère se communique à l'ame; elle s'agrandit et se développe en tous sens. Ames sensibles, transportez-vous aux champs; c'est là votre séjour; les grandes villes ne vous plairont jamais : ces conventions qui semblent, pour ainsi dire, *brider* la Société, n'y laissent qu'un certain nombre de mots vides de sens, dont vous ne ferez jamais votre Dictionnaire; c'est une espèce de porte-voix qui passe de bouche en bouche, et rend toujours les mêmes sons; c'est un masque d'emprunt qu'on se prête tour-à-tour les uns aux autres, et qui fait que tout le monde se ressemble. Dans ce qu'on appelle ainsi le monde, il

faut que tout se dénature : le sentiment s'y tourne en fadeur, l'amour en ridicule, le plaisir en tumulte ou en langueur; au lieu que tout reprend son essence et sa vérité dans les plaisirs voisins de la Nature, de cette première vie de l'homme qui se passoit à la campagne, avant que nos institutions sociales nous eussent rassemblés en troupeaux dans les villes. Ah! vous ne connoissez, ni le prix de l'Amour, ni celui des plaisirs, vous qui n'aimez que ces Cercles oiseux, ces Bals, ces Fêtes tumultueuses où l'oreille et les yeux sont également assourdis! Il est dans la solitude de plus touchantes joies avec celle qu'on aime; c'est aux pieds de cette Amie qui partage votre sensibilité, qu'en mêlant votre voix à la sienne, et

l'accompagnant de la harpe ou de la guitare, vous ferez un concert dont les accords vous charmeront ; c'est dans la solitude, enfin, que les grandes passions, que l'Amour et l'Étude prennent des ailes de feu (1) ; c'est là que vous saurez penser, sentir, écrire ; tout s'y rapproche au foyer du génie ; il y saisit tout ce qui peut en nourrir le feu ;

---

(1) L'Allégorie orientale et divine qui règne si merveilleusement dans le Cantique des Cantiques, et qu'on ne peut accuser sans doute de mêler le profane avec le sacré, comme on pourroit peut-être injustement me le reprocher dans cette citation ; cette allégorie sublime atteste bien tout ce que je veux prouver ici, lorsqu'en parlant de cette *ame aimante* qu'on veut fixer dans la contemplation des plaisirs surnaturels, il est dit : « Je la mènerai dans la solitude, et là je lui parle-» rai au cœur. » *Ducam eam in solitudinem*, etc. (Voyez aussi l'Ecclésiaste).

et, lorsqu'il sentira le moment de créer, ce moment rapide d'explosion, rien n'en ralentira l'effet. Eh! n'est-ce pas dans le moment où l'airain s'enflamme et se liquéfie par l'action du feu qui le pénètre, que les Bouchardons s'en servent pour créer ces chefs-d'œuvre de bronze animés qui les immortalisent ? Il n'est aussi qu'un instant, un degré de chaleur active et vivifiante, pour fondre ses pensées. Sachez épier cet instant du génie, le préparer, le saisir. C'est aux champs, loin du monde, que le génie erre à grands pas : tantôt il a la démarche folle et démesurée, tantôt il s'avance gravement d'un air pénétré ; il ne voit, il n'entend rien ; et cette image de la Divinité, dont il est la plus pure émanation, semble, comme elle,

indépendante de la Nature entière ; planer au-dessus de tout dans l'immensité.

La vie solitaire et tranquille où j'ai composé ces premiers Essais de ma jeunesse, n'a pas peu contribué à m'inspirer le goût que je répands ici, pour ainsi dire, malgré moi. C'est dans la solitude où j'ai vécu, dans les affections seules du cœur, que j'appris à les fixer ; qu'entre l'Etude et les Amours, je nourrissois mon cœur et mon esprit, au profit comme aux dépends l'un de l'autre. Haïssant l'homme en général dans ce qu'on appelle Société ou les hommes rassemblés ; chérissant mon semblable dans chacun en particulier, je ne connois qu'un seul moyen de les supporter et de leur

être supportable soi - même, quand une fois on a ce goût ; c'est de les fuir. Il ne faut qu'une solitude et une Amie pour être heureux : là, je n'ai de commerce qu'avec la Nature, mon intelligence et mon cœur : j'oublie tout l'Univers ; il est aux pieds de ce que j'aime. (1)

Toi, que je nomme Glicère ; toi

(1) Voulez - vous savoir ce qui donne le plus d'énergie à l'ame ? c'est l'Amour ; ce sentiment profond qui cherche la solitude pour s'y repaître de lui-même, appelle le génie, l'éveille ou même le fait naître, en accoutumant l'ame à se replier sur elle-même. L'habitude, mise en jeu par une passion véhémente, est, suivant l'Abbé de Condillac, l'Apollon des Poëtes.

C'est ainsi que, sans une certaine Mélite, le Grand Corneille n'eût peut-être jamais été le créateur du Théâtre. Ceux qui connoissent l'histoire de nos Troubadours et des premiers Poëtes provençaux, sauront encore appliquer ce que je dis ici à quantité d'autres exemples. . . .

qui, faite à l'image de la fameuse Hélène peinte par Zeuxis, n'as de semblable que toi-même, quoique tu ressembles à tout ce qui est beau ! O toi que j'aime ! et qui le sus longtems seule, parce que le désir et le mystère doivent concourir au bonheur des Amans ; parce qu'il semble que leurs ames ne soient plus concentrées quand il s'en échappe quelques secrets, et que c'est une portion de l'une ou de l'autre qui s'évapore..... non, tu n'aimeras point ces cercles nombreux où rien ne parle au cœur comme dans la solitude : aussi, dois-je t'y mener ? Tu n'aimeras que moi et la solitude ; l'un des deux te fera toujours désirer l'autre ; et quand tu jouiras de l'une, tu voudras jouir de tous deux..... Oui, ma tendre Amie,

c'est là que nous coulerons des jours délicieux et purs ! Quand tu voudras te promener, tu ne me demanderas point à t'aller égarer dans cette foule d'êtres oisifs et frivoles qui vont et viennent au-devant l'un de l'autre, sans avoir pour but de se rencontrer; qui se rencontrent mille fois; et, las de se retrouver, s'échappent pour aller s'ennuyer ailleurs..... Nous renoncerons, sans les regretter, à ces promenades où l'on ne va que pour voir et pour être vu. Eh ! qu'avons-nous à voir après nous, sinon le spectacle de la Nature ? C'est la seule majesté digne de nos regards et de nos hommages. Qu'importe cette foule de gens inconnus qui ne me toucheroient qu'en les voyant souffrir ? Leur faste m'humilie et me presse le cœur, au-

tant que l'aspect de la misère. Là, je passe à côté de mes semblables, comme s'ils étoient d'une espèce différente de la mienne : à la campagne je les salue tous ; je n'en rencontre pas un seul qui ne me rappelle un doux sentiment d'humanité, loin du faste et de la misère. C'est ainsi que, sur une terre déserte, on sent mieux le prix d'avoir des semblables, quand on en rencontre, et que l'ame s'ouvre à ce charme involontaire qu'inspire l'humanité; on se félicite, on s'embrasse pour la première fois, comme si l'on s'étoit vu, connu depuis long-tems.

Je reviens au genre de cet Ouvrage, pour exposer à ce sujet quelques réflexions auxquelles je ne prétends pas attribuer plus de prix qu'elles ne valent.

On sait que les Grecs furent les inventeurs de ce genre, nommé d'après eux, *Erotique*, du mot *Eros*, qui veut dire Amour. Les noms même qu'on y donne aux personnages leur sont empruntés ; ces noms sont grecs, Aglaé, Glicère, Thaïs, etc. Il n'est pas étonnant qu'un peuple dont la langue étoit formée de sons harmonieux et si doux, dont le génie étoit aussi flexible que la langue, et dont le cœur répondoit à l'organe le mieux fait pour exprimer la tendresse et la sensibilité ; il n'est pas surprenant, sans doute, qu'un tel peuple, encore voisin de la Nature, ait si bien réussi à peindre la plus douce des passions, comme on en voit la preuve dans Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, etc. On ne peut lire ces Poëtes érotiques,

sans éprouver de ces émotions délicieuses, sans avoir l'ame affectée comme eux-mêmes de tout ce qu'ils ressentoient ; et ils ont d'autant plus l'art d'intéresser le cœur, qu'ils semblent ne rien prétendre à l'esprit.

Les Poëtes érotiques de Rome n'eurent peut-être pas autant d'avantage dans leur langue, à travailler dans le même genre ; mais ils avoient celui de leur climat : et voyez combien cet avantage du climat où l'Amour inspira Catulle, Ovide et Tibulle, sert encore merveilleusement Métastase ! Voyez ses peintures du Printems, de l'Eté, etc. ; ce sont autant de tableaux qui respirent les beautés fraîches dont ils sont l'image. En général, les Italiens doivent à leur climat beaucoup d'idées que nous avons perdues. Le

froid penser de la Philosophie, la manie angloise ont pris la place de ce caractère simple et touchant, de cette naïveté, pour ainsi dire, du premier âge, qui est l'expression de l'amour, et qu'on peut appeler le langage du cœur. Ce n'est pas toutefois que le genre érotique soit fort éloigné de cette teinte un peu sombre devenue un certain tems à la mode : et c'est une remarque à faire en passant, que les Poëtes qui consacrèrent dans leurs écrits cette tendresse et cette sensibilité qu'on aime tant à retrouver au fond de son cœur, comme ils l'ont empreinte dans leurs écrits ; tous ces Poëtes amoureux, laissent percer à travers le coloris voluptueux de leurs peintures, une nuance de mélancolie qui leur est naturelle autant qu'au genre de l'Elégie dont ils ont,

pour la plupart, caractérisé leurs Poësies. D'où vient cela ? N'est-ce pas de ce que la vraie sensibilité ne va point sans le secours des larmes ; que tout ce qui excite à pleurer, soulage la tendresse, et qu'elle se plaît à s'y épancher ? Tel exemple qu'on voudroit citer prouveroit ce que j'avance. Qu'on ouvre Tibulle ; il voit presque toujours la mort à travers les nuances les plus attendrissantes, comme dans sa belle Elégie où il s'adresse à Délie pour le jour de ses funérailles. Properce, de même, liv. II, à Cinthie, 12e Elégie, entretient sa Maîtresse d'un pareil sujet, lorsqu'après avoir raconté ses plaisirs, il finit par dire :

Sic nobis, qui nunc magnum spiramus Amorem,
Forsitan includet crastina fata dies.

Ainsi, lorsqu'aujourd'hui nous respirons l'Amour,
Demain peut-être hélas ! c'est notre dernier jour.

Tout cela prouve qu'au milieu des plaisirs, l'heure fatale qui devoit les faire évanouir comme un songe, venoit, pour ainsi dire, frapper leurs oreilles attentives, soit pour en rendre la jouissance plus chère, soit pour se faire aimer davantage, en se faisant regretter d'avance de leurs Maîtresses.

Ainsi dans Catulle on retrouve le même esprit, quoiqu'en général il s'y livre moins; mais il suffit, pour s'en convaincre, de lire son Elégie qui commence par ces mots : *Vivamus, mea Lesbia*, etc., et celle qu'il lui adresse sur la mort de son Moineau. Tel encore Pétrarque, pour revenir aux Italiens, offre partout à nous convaincre que la tendresse ne s'exprime jamais mieux

qu'avec le secours des regrets et des larmes ; lui dont les Odes se rapprocheroient tant des Elégies de Tibulle et d'Ovide, si sa tendresse eût été moins vertueuse et moins philosophique ; lui qui prouve à-la-fois ce que j'ai dit de la solitude, puisque c'est là qu'il alloit s'entretenir avec sa Laure, absente ou présente, d'une passion qui nourrissoit son cœur d'amour et de tristesse. (1) Enfin, pour terminer par un tableau de ce contraste dans les Poëtes dont il s'agit, Le Poussin me

(1) *Cercato ho sempre la solitaria vita*, etc. Voyez Pétrarque.

Et ces beaux vers de Chaulieu :

Beaux Arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

prouvent assez ce que j'ai rapporté.

le fournit : il en sentoit tout l'effet quand il fit ce paysage tant de fois cité, où l'on voit des Bergers dansant au son du chalumeau ; et plus loin, à l'écart, un tombeau isolé, avec cette inscription : « Je vivois aussi dans l'heureuse Arcadie..... » Que ce paysage est sublime, et que le pittoresque en laisse à penser dans cette merveilleuse opposition d'alégresse et de regrets qu'il nous présente !

Si nous suivons l'Amour dans les différens climats, nous trouverons qu'il a presque suivi lui-même le tour du soleil, en les parcourant ; nous le voyons errer des Vallons d'Italie à la Fontaine de Vaucluse, s'arrêter sous le beau Ciel de Provence, d'où nos Troubadours l'amènent en Fran-

ce, précédé de cette pompe galante de nos preux Chevaliers, qui l'associèrent dès-lors à la gloire de leurs exploits; et depuis il a toujours été l'objet de nos chansons. Le Roman de la Rose, ce joli Poëme sans méthode, aussi naïf que diffus, qui répond si bien à son titre : « Où toute chose d'Amour est enclose. » Voilà, sans doute, notre premier Poëme érotique, qui n'est lui-même qu'un *Art d'aimer* accommodé aux mœurs de ce tems-là. Je passe, car je n'entreprends point ici de faire l'histoire de notre Poësie érotique. Tout le monde connoît l'espèce de *Moutonerie* de nos faiseurs d'Eglogues, quand ils voulurent adapter ce genre à leurs bergeries. Madame Deshoulières seule, après avoir laissé soupirer bien loin les Racan

et les Ségrais, nous offrit de belles peintures d'une morale tendre et naïve dans deux Idilles immortelles : mais, sans la négligence et les graces de Chaulieu, le siècle du Grand-Louis, si fertile d'ailleurs, n'eût peut-être produit aucun Poëte du genre d'Anacréon : c'est lui qui eut avec le Vieillard de Théos cette ressemblance, ainsi que La Fare et Saint Aulaire, imitateurs contemporains ; qu'ils firent des vers amoureux dans un âge très-avancé, qu'ils aimoient fort la table, le vin et la bonne chère : c'est lui qui joignant, comme tous les grands hommes, l'exemple au précepte, nous apprit le cas qu'il faut faire de l'esprit dans ces sortes de Poësie, lorsqu'il dit :

Esprit, tu séduis, on t'admire ;
Mais rarement on t'aimera.

Ce qui surement touchera,
C'est ce que le cœur nous fait dire ;
C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'ame et qui l'agite : etc.

Et, lorsque mêlant adroitement la censure avec le précepte, après s'être élevé contre les défauts de l'esprit, il trace ainsi le moyen de les éviter :

Encore si, tel qu'autrefois,
Suivant pas à pas la Nature,
Dans une naïve peinture,
Tu chantois les Prés et les Bois ;
Ou qu'au bon siècle de Catulle,
Simple dans tes expressions,
Et de Virgile et de Tibulle
Tu soupirois les passions !
. . . . . .
. . . . . .
Tu négliges le sentiment,
Pour faire briller la pensée.

Ce reproche de Chaulieu n'est-il pas celui qu'on a fait à la plupart

de nos Poëtes érotiques ? et si l'on excepte Voltaire, qui est l'homme de tous les genres par excellence, comment a-t-on remplacé Chaulieu ? Mais les Poësies légères de l'Anacréon français, se confondant trop avec ce qu'on nomme Poësies fugitives, n'ont peut-être point, à proprement parler, tout ce qui caractérise le genre érotique, comme un Poëme suivi. Racine, qu'on peut appeler le Poëte du cœur, ne dédaigna pas de s'y exercer dans sa jeunesse; et c'est lui-même qui nous l'apprend dans quelques-unes de ses lettres où il est parlé d'un Poëme intitulé *les Bains de Vénus;* Ouvrage qui n'est point venu jusqu'à nous, soit parce que la renommée de ce grand homme ne lui permit point de le laisser subsister avec ses autres Ouvrages,

dont il n'étoit peut-être pas digne ; soit parce que la Religion qui disposa de tous ses sentimens dans un âge plus mûr, jusqu'au dernier moment de sa vie, le lui fit supprimer comme une image des passions, qui pouvoit lui paroître dangereuse en les flattant ou les excitant trop : car pourquoi n'eût-il pas aussi bien supprimé sa Thébaïde, s'il n'eût eu pour raison que la foiblesse d'un premier essai, d'ailleurs indigne de ses chefs-d'œuvre ?

On sera peut-être étonné de voir le grand Corneille, qu'on croiroit bien éloigné d'avoir place ici à côté de Racine, si l'on compare ce grand homme avec lui-même, donner un beau spectacle, en sa vieillesse, du pouvoir du génie, de son admira-

ble flexibilité, et nous faire augurer par-là qu'il eût parlé le langage de l'Amour, aussi bien qu'il fit parler les grands intérêts de Rome et de Pompée. Je veux citer ces deux belles tirades de la troisième scène du troisième acte de Psiché, dont on sait que Molière, pressé par ses autres occupations, lui abandonna le plan à exécuter. Corneille étoit alors septuagénaire (et c'est une anecdote curieuse dans nos fastes littéraires), quand il se chargea de faire la déclaration de Psiché à l'Amour. On n'entendit peut-être jamais de vers plus harmonieux et plus doux que cette déclaration qui commence ainsi :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
etc.

Je ne puis me refuser au plaisir

de transcrire ce beau morceau où Psiché dit à l'Amour :

J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance ;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens :
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer ;
Tout ce que je sentis n'agissoit point de même ;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent :
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois ?
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois.
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits :
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

Tout ce morceau est vraiment lyrique, de même que celui-ci, où Corneille a visiblement imité l'Ode des Souhaits d'Anacréon, lorsque l'Amour répond à Psiché, qui lui demande comment on peut être jaloux de ses sœurs et de son père :

Je le suis, ma Psiché! de toute la Nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure:
L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.

C'en est assez pour faire voir de quel essor Corneille étoit capable dans un genre si différent du sien. La Fontaine, ce naïf imitateur des graces de ce genre, nous en offre un modèle dans le Poëme de

Psiché. On se rappelle comme il traduit Anacréon (1); combien la simplicité touchante de ses mœurs et de ses écrits convient au style érotique, tel qu'en cet endroit :

Amans, heureux Amans, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
. . . . . .
J'ai quelquefois aimé, je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors
. . . . . .
Contre le Firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune Bergère,
Pour qui, sous le fils de Cithère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.

(1) J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit: etc.

A l'occasion du style dont il s'agit, je n'aurois plus à citer dans l'autre siècle que ce Quinault, à qui la scène lyrique a dû ses plus tendres accens, et qui valoit tout ce qu'il vaut, sans le secours de Lully. L'Aristarque du Parnasse lui rendit la justice de se rétracter d'une injure que la satyre même désavoua, dès que Quinault eût composé ses Opéras : et il ne faut pas oublier que celui-ci n'avoit fait que de foibles tragédies, une assez bonne comédie, et n'étoit point encore assez connu dans son genre, lorsque Boileau hasarda ce trait, dont il dut se repentir par la suite.

Au reste, si l'Amour a beaucoup perdu, comme on l'a remarqué, dans nos mœurs, je doute qu'il ait au-

tant perdu dans nos ecrits. Le siècle est monté peut-être de quelques degrés. Racine et Boileau nous apprirent l'art de l'harmonie et la correction du goût : on a banni cette licence marotique qui défiguroit la plupart des pièces faciles ; et le Cardinal François (1), à qui nous devons un Poëme des Saisons et des quatre parties du Jour, a fait voir ce que peuvent les graces réunies à la Poësie et à l'Amour, ce sentiment qu'il analyse peut-être trop ensuite dans ses réflexions sur les passions et la métromanie. Saint-Lambert l'a beaucoup surpassé comme Poëte, et par les idées, et par le style. Tous deux, par exemple, ont peint le matin : ce dernier l'a senti, l'autre l'a vu ; dans l'un, c'est une

(1) Bernis.

jouissance ; dans l'autre, ce n'est qu'un tableau.

L'auteur fameux de *Castor* et *Pollux*, si connu sous le nom du *Gentil Bernard*, mérite un des premiers rangs parmi les Poëtes érotiques ; mais tant que son Poëme de l'*Art d'aimer* resta secret, il fut plus renommé, plus célébré que lorsqu'il fut une fois publié : tant il est vrai que les meilleures choses ne valent souvent que ce que le mystère les fait valoir.

Il fut encore un Auteur que je n'aurois pas besoin de nommer pour le rappeler, et qu'on devine aisément quand il s'agit d'un genre où il s'est tant exercé (1). C'est lui

(1) Dorat.

qui auroit voulu revenir à ce sentiment infecté de nos jours par le poison de la frivolité, qui le tuoit lui-même; quand il nous dit :

Que la Nature est toujours belle
Lorsque nos cœurs sont vertueux.

La Poësie érotique lui a quelques obligations sans doute, si, comme nous l'avons dit, elle est mieux caractérisée dans un Poëme suivi, tel que Sélim et Sélima, Irza et Marsi, etc. *Les Baisers*, Ouvrage neuf et piquant dans son genre, offrent une galerie digne du pinceau de l'Albane, et des morceaux d'harmonie imitative assez heureux. Tel est celui des *Pigeons de Vénus* dans le casque de Mars, à l'instant où le bruit des clairons les réveille... Le galant traducteur de Catulle (1) ou-

(1) Pesay.

vrit la carrière par le Poëme de *Zélis au Bain*, et ces deux amis ne se sont point quittés dans cette carrière. Honneur à leur vanité chevaleresque, aux Lettres que ces deux Mousquetaires n'ont point profanées par d'indignes rivalités !

Narcisse dans l'Isle de Vénus, chef-d'œuvre dans son genre ; le *Jugement de Pâris*, Poëme bien inférieur à tous égards, et les Opuscules d'un nouveau Tibulle (1), distingueront également ce siècle et les Poëtes qui les ont produits (2).

---

(1) Parni.

(2) L'aimable Auteur du *Conciliateur* vient de frayer une route nouvelle, dans le genre érotique, à l'instruction. Tout le monde connoît ses Lettres en vers et en prose, à *Emilie*, sur la *Mythologie*.

Tous ont su allier ingénieusement la Fable à leurs inventions, en la dégageant de beaucoup d'*oripeaux* de la vieille Poësie, qui ne doivent plus surcharger le genre dont il s'agit, et contrasteront toujours mal avec cette naïve simplicité, cet air de fraîcheur et de jeunesse que la Nature doit conserver dans ses images.

S'il falloit, après cela, parler de mon Ouvrage, je sens tout ce qu'on pourroit dire : combien il est dangereux de risquer en public des goûts qu'on a long-tems cultivés en silence, sans pouvoir les justifier par le talent et la renommée ; enfin, combien le retour de cette même témérité peut apporter de découragement et de dégoûts. On a beau prétendre

que le Public est composé d'une multitude injuste, inconstante, divisée avec elle-même (1), dont une partie méprise ce que l'autre admire, et à qui l'éclat du nom seul suffit pour en imposer : le Public

---

(1) L'Abbé Méhegan.

Qu'on se souvienne du commencement de la préface de Mademoiselle de Gournay, sur l'Edition de Montaigne, dont un Editeur digne de Montaigne, a dit qu'il n'y a peut-être rien de plus fortement pensé que le début. *Si vous demandez au vulgaire quel est César....* etc.

La Fontaine a dit aussi du Public :

Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui?
. . . . . .
En quel sens est donc véritable,
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

n'est point injuste : c'est nous qui le sommes, quand nous en appelons de ses jugemens à notre amour-propre. Mais je préfère encore l'art lui-même à cette crainte pusillanime. Je recueillerai du moins pour fruit de tant de foiblesse hasardée, l'avantage d'avoir étudié cet art que j'aime, et dont on ne connoît réellement le prix que par les difficultés, en s'y exerçant. Au reste, je suis loin de croire que cette légère production mérite l'attention d'une critique sévère ; mais, tout incorrecte qu'elle soit, si le sentiment qui l'a dictée demande grace pour elle, c'est sur-tout de ceux qui connoîtront le mieux ce sentiment, qu'elle l'obtiendra. Ah ! si tout le prix que l'homme de Lettres attend de ses travaux étoit borné au jugement

d'autrui, de quel retour amer il se verroit payé ! Mais un soupir arraché à l'ame au milieu des glaces de l'examen, par une situation que le Lecteur aura peut-être éprouvée dans le cours de sa vie ; des larmes prêtes à couler, quand même elles seroient retenues par quelque cause de méchanceté, en lisant un trait attendrissant : voilà, voilà la récompense de l'homme sensible qui se consacre aux Lettres, plutôt pour le plaisir qu'il y goûte, plutôt pour lui-même que pour autrui (1). Ajoutez à cela qu'il n'y trouvera jamais le bonheur, s'il ne le place dans un objet qui dépende de soi, inséparable de

(1) Malheur à celui qui s'occupe, et qui ne trouve pas dans son travail la source de ses instans les plus doux ! (Diderot ; Lettre à M. Grimm).

soi-même, comme sa propre estime et la vertu ; au lieu que la gloire littéraire n'en dépend point.

Mais vous, qui reléguez dans la classe des jeux péniblement futiles ou même dangereux, ces peintures d'une tendresse active et délicieuse, sachez que l'homme sensible, qui s'est livré dès sa jeunesse à ce doux penchant de la Nature, à ce charme qui respire dans tous les êtres et les vivifie tous ; sachez que ce mortel est juste, bon, compatissant et généreux ; qu'en un mot, il a toutes les vertus dans une seule, puisqu'il sait aimer. Si vous la concevez, si vous la sentez cette faculté vive et piquante, qui avertit l'ame d'être tout cela, et n'osez cependant l'avouer hautement ; cœurs

foibles ! vous serez punis de cette lâcheté, en perdant cette trempe sublime ; vous serez plus que pusillanimes, vous serez méchans, vils, corrompus et faux. Livrez-vous donc, ô vous qui voulez être vrais et chéris de vos semblables à qui vous ferez du bien ! livrez-vous à ce sentiment si pur que Platon divinisoit, et qui divinisa Platon (1) à son tour ; jouissez de tous les privilèges accordés à la sensibilité : s'il y a des peines violentes, des tourmens cruels attachés à ce caractère le plus auguste de l'humanité ; le Ciel équitable y joignit aussi ses plus rares faveurs. Et vous, mères

(1) Il faut lire ses Ouvrages, et sur-tout le *Banquet*, pour juger de ce grand homme, par la manière dont il parle de l'Amour.

sensibles et vertueuses, qui, pour aimer vos enfans, dûtes en aimer d'abord le père ; vous, à qui je rappellerai peut-être ici le tems le plus précieux de votre vie, celui des Amours qui précédèrent votre hymen ; si vous craignez que le feu que vous avez ressenti ne s'allume à la peinture que je vous offre, dans le cœur vierge de vos jeunes filles, ne leur arrachez point cet écrit avec colère ; vous leur feriez soupçonner un mal qui n'y existe pas. L'innocence et les mœurs furent toujours pour moi le dépôt le plus sacré sur la terre ; je ne respecte rien tant après la Divinité dont il est le symbole, qu'on ne sauroit souiller sans sacrilège. C'est sous les auspices de cette pudeur aimable et vraie ; c'est sous la

sauve-garde même des mœurs, que je puis, en dédiant cet Ouvrage à celle qui l'inspira, dire de mes vers, avec Chaulieu :

Enfans de l'Oisiveté,
L'Amour seul les a fait naître ;
Et, sans vous, la Vanité
Leur défendroit de paroître.

Quì non palazzi, non theatro, o loggia;
Ma 'n lor vece un' abete, un' faggio, un' pino.
Tra l'herba verde, e 'l bel monte vicino,
Onde si scende poetando et poggia,
Levan di terra al Ciel nostr' intelletto:
E 'l rossignol, che dolcemente all' ombra
Tutte le notti si lamenta e piágne,
D'amorosi pensieri il cor ne 'ngombra.

Ici point de palais, ni sallons, ni théâtre;
Mais des bois à leur place, où le Zéphir folâtre
Parmi le verd gazon, sur le côteau voisin,
Qu'on monte et qu'on descend en égarant sa Muse;
A rêver avec elle, et saisir en chemin
Quelques vers négligés de qui l'esprit s'amuse.
L'aspect de la Nature élève l'ame aux Cieux;
Et ces accens si doux, que vers la nuit plus sombre,
Le Rossignol plaintif prolonge encor dans l'ombre,
Viennent remplir le cœur de pensers amoureux.

Pétrarque.

A GLICÈRE.

SOUS un Ciel pur, à l'ombre des bosquets,
Je me trouve avec toi, Glicère.
Heureux cent fois, quand tu deviens bergère;
D'être à tes pieds sans témoins indiscrets,
Et d'y fouler, sur la fougère,
L'ennui du Tems qui pèse sous un dais...
Ah! je t'ai vue encor dans ces palais
Qu'habitoient la morne richesse,
Le luxe vain et les remords secrets;
Loin du village où je vois ma Maîtresse,
Au milieu d'une Cour, on t'en crut la Princesse;
Non par les airs et les tons recherchés,
Ni vingt laquais à ta suite attachés;
Mais par ton port dont la noblesse
A ta démarche imprime la grandeur.

Ainsi Gaussin, en sa splendeur,
Quand tout Paris, d'elle seule idolâtre,
Couroit la voir à son théâtre,
Dans Andromaque, égale à Champmêlé,
On croyoit voir cette veuve troyenne ;
Et dans Cinna, c'étoit une Romaine :
Mais sur-tout dans Zaïre, où mon cœur désolé
Applaudit à Voltaire, en plaignant Orosmane ;
Fille de Lusignan, quand elle est musulmane.
Quelle Française eut mieux cette noble fierté,
Unie à la douceur par plus de majesté ?
Bientôt après, c'est une paysanne,
Qui, dans Nanine, alors qu'on la condamne,
Est innocente et reprend son trésor ;
Son tendre amour n'est rien moins que profane :
Telle, ô toi ! ma Glicére, et plus charmante encor,
Je te retrouve en ce séjour champêtre ;
Belle, sans vouloir le paroître,
Et noble avec simplicité :
Laissant le faste de la ville,
Au fond d'un solitaire asile,
L'un à l'autre enchaînés par la félicité,

Nous nous en occupons dans un loisir tranquille ;
Et du monde ignorés, nous ne savons tous deux
Que profiter d'un tems si précieux.
Pour en faire envier l'usage,
Je t'ai promis d'en retracer l'image,
Comme un modèle, à tous les yeux
Qui chercheront par où l'on est heureux.

Je peindrai le Bonheur ; préside à ton ouvrage ;
Il aura des graces sans fard,
Si j'ai su lui prêter des tiennes ;
Il en aura qui paroîtront les siennes,
Si tu l'embellis d'un regard.

GLICÈRE,

POËME.

GLICÈRE.

CHANT PREMIER.

TOI, que Lucrèce invoquoit autrefois,
En si beaux vers, pour célébrer tes lois;
Divinité! qu'accompagnent les Graces,
C'est à ton fils, qui marche sur leurs traces,
A ta Ceinture, à l'Etude, aux Plaisirs,
Que j'ai voulu consacrer mes loisirs.
Disciple né de ton Prêtre Epicure,
J'appris de lui ton Culte qu'il épure;
Et, plus instruit par la voix des désirs,
En la suivant j'ai connu la Nature.
Malheur à ceux qui pour la repousser,

Ont emprunté le ton de l'imposture!
Tristes Pédans, qui pensent la chasser,
Elle revient un jour pour les confondre.
A la Raison qu'auroient-ils à répondre?
Pourquoi borner de sublimes élans,
Ressorts de l'ame et toujours triomphans;
Les Passions, où brille leur victoire?
C'est nous priver des ressorts de la gloire.
Je vais chanter comme on doit en user,
Comment jamais on n'en peut abuser.

Des élémens qui composent notre ame,
Le plus terrible est ce feu qui l'enflame,
Qu'allume en nous un sentiment vainqueur,
Complice aveugle et des sens et du cœur;
Qu'on nomme Amour, et qui sait nous surprendre
Au moment même où l'on veut s'en défendre;
Qu'on fuit en vain, qu'au bout de l'Univers
On trouve encor, pour nous donner des fers.
Chez nos Ayeux, dont j'aime la mémoire,
C'est lui qu'on vit, une lance à la main,
Pour préluder aux Jeux de la Victoire,

En Chevalier, en Héros paladin,
Dans nos Tournois venir briguer la gloire,
Le noble orgueil de plaire à la Beauté,
Et de cueillir un laurier enchanté. . . .
O tems heureux ! où l'honneur de nos Dames
Fut pour vengeur, pour guide et pour appui,
Ce même Amour qui l'égare aujourd'hui,
Où l'art d'aimer, fut d'ennoblir les ames ;
Où la Vertu. . . Mais non : sans dénigrer nos mœurs,
Je n'ai voulu d'une belle Journée
Que retracer l'image fortunée,
Où deux Amans se livrent à leurs cœurs,
Contemplent la Nature, et n'en sont que meilleurs.

J'élève un Oiseau pour Glicère ;
C'est lui qui, voltigeant, a, d'une aile légère,
Loin de mes yeux écarté le Sommeil ;
Dès que l'Aurore, aux portes du Soleil,
Entr'ouvre l'horizon qui ceint notre hémisphère.
De ma Glicère alors je préviens le réveil.
Tant qu'achève la Nuit de replier ses voiles,
Que l'orbe de la Lune, isolé dans les Cieux,

S'éclipse en pâlissant, fuit, après les Etoiles.
Mon cher Oiseau m'excite, et mes soins amoureux
Sont bien récompensés d'avance,
Par la douceur de l'espérance
Que Glicère, loin de mes yeux,
S'occupera, dans mon absence,
Comme je fais en sa présence,
Du gage parlant de mes feux.
Car je l'instruis à répéter sans cesse :
Baisez, avec plus de vitesse
Pour le dire aussi plus souvent.
L'Aube, de nos Voisins blanchissant la chaumière,
Ramène les couleurs de moment en moment,
Avec le char de la Lumière.
Tout l'Orient s'enflame, et cet embrasement
Annonce le flambeau du Monde. . . .
Il paroît. . . . Quel spectacle est égal à l'instant
Où le Soleil est pour nous renaissant !
Vous que, non pas l'ignorance profonde,
Comme on l'a dit pour vous déshonorer,
Mais la reconnoissance invite à l'adorer,
Habitans des climats où sa chaleur féconde

Enfante nos malheurs au bout de l'Univers ;
Vous, de qui les trésors ont appelé nos crimes,
De Pizarre indignes victimes
A qui l'or fit donner des fers ;
Parmi tant de Cultes divers
Où l'on sert Dieu, chez vous comme on l'outrage,
Adorez, j'y consens, un autre Créateur ;
Et sous cet immortel emblême
Où vous admirez sa splendeur,
Révérez à jamais le Créateur suprême.
Ces puissans végétaux sont un don de sa main,
Qui naissent des rayons émanés de lui-même,
Pour chasser, au besoin, la mort de votre sein.
Benissez cette main adorable et cachée ;
Oui, vous la connoissez, puisque c'est aux bienfaits.
A vous persécuter la rapine attachée,
De vos climats heureux ne l'a point arrachée.
Quand ce fier Espagnol voulut, par des forfaits,
Vous donner de son Dieu l'injuste connoissance ;
Vous eussiez dit alors : » Le même nous a faits :
» Nous connoissons un Dieu, mais c'est par sa clémence ;
» Nous la sentons par mille objets,

» Et sur-tout par notre existence,
» Mais sans avoir à craindre sa puissance :
» Sa volonté fait son pouvoir :
» L'ordre est tout ce qu'il veut ; s'il usoit de vengeance
» Il cesseroit de le vouloir ;
» Ce vouloir qui fit tout, conserve son Ouvrage.
» Ce n'est qu'à la foiblesse à s'armer de courroux.
» Non, ce n'est point ce Dieu qui fait tomber vos coups ;
» Et nous ne croirons pas qu'il vous envoie à nous,
» Tant que peut contre vous servir notre courage.
» Son pouvoir, s'il vouloit, nous écraseroit tous.
» Sans usurper son nom, croyant voir son image,
» Nous l'adorons... qu'importe, en lui rendant hommage,
» Que nous le rendions comme vous? »
Oh ! ma Glicère aimera ce langage.
La Raison a toujours réglé ses actions,
Sa foi, ses mœurs, pour être sage :
Je vais la retrouver ; oui, j'aurai son suffrage,
Lorsqu'elle jouira de ces réflexions
Qu'avec lui le Jour m'a fait naître ;
Et le reste du jour, elles sauront peut-être
Nous fournir à tous deux de sublimes leçons.

Je viens à toi, digne objet que j'adore ;
Dans les bras du Sommeil tu reposes encore ;
Il t'enchaîne de ses pavots.
Un nouveau jour pour moi rend tes appas nouveaux ;
Tes blonds cheveux en sont plus beaux ;
Je revois l'Astre qui les dore.
Eveille-toi par le bruit des concerts
Dont les Oiseaux font retentir les Airs.
Je cours soudain surprendre éclore
Des baisers du Zéphir et des pleurs de l'Aurore,
Une rose qu'hier au soir
De son bouton j'ai pris plaisir à voir
Percer l'enveloppe légère....
Elle est éclose !.... Allons, que ma Glicère
Dans le plaisir d'un songe en respire l'odeur,
Et de l'Aube du jour y goûte la fraîcheur.
Je veux que si je la réveille,
Ce soit toujours par le charme d'un sens.
Je la contemple alors qu'elle sommeille,
Son ame est peinte en ses traits ravissans ;
De la sérénité l'empreinte douce et pure
Supplée à la pudeur que n'a point la Nature,

Et qu'ajoute à l'éclat de tous ses ornemens,
L'art trop ingénieux en vains déguisemens.
J'hésite .... Ah ! si dans ces momens ....
Que sais-je? il se pourroit .... quelques songes propices,
Glicère, m'unissoient à toi !
Par un réveil qui tarde à mes délices,
T'arracherois-je d'avec moi ?
Mais, que vois-je? ... déjà les traits de la Lumière,
Perçant à travers ta paupière,
Frappent légèrement tes yeux.
Qu'ils sont tendres, voluptueux,
En se rouvrant!.. un doux sourire
Anime ton premier regard;
Regard charmant ! qu'Amour et le hasard
Ont dirigé sur moi, tandis que je soupire.
De la rose qu'elle respire,
Glicère alors a la fraîcheur;
Son teint des lys joint la blancheur
Au carmin vif de cette fleur;
Et le contraste heureux qui naît de ce mélange,
Peint au dehors un combat plus étrange
Qu'elle ressent peut-être au dedans de son cœur....

Oh ! que d'un tel combat j'aime à fixer l'image!
Objet chéri, que ce combat partage
Entre les lys de la langueur,
Entre le fard de la pudeur,
Ne crains rien, crois moi. . . . ta surprise,
Ton trouble, dit assez quel seroit le vainqueur.
Accorde-moi quelque faveur permise,
J'unirai ce qui te divise . . . .
Ainsi je cueille un baiser enchanteur
Sur une bouche et des lèvres de rose,
Après avoir cueilli la plus nouvelle éclose;
Et cette rose encor va servir d'ornement
A Glicère pour sa coiffure;
Ses beaux cheveux, bouclés, épars à l'aventure,
Ou bien tressés négligemment,
Tombent plus bas que sa ceinture,
Et par deux aunes de lacets,
Son corps n'est point à la torture,
Pour que sa taille ajoute à ses attraits.
Une robe simple et légère
De bazin blanc, sans falbalas,
Couvre, en les caressant, ses plus secrets appas :

La gaze transparente élégamment enserre
Ceux qu'on peut voir sans blesser le mystère.
J'aide Glicère à cet habillement ;
Il a du goût, mais point d'ajustement :
Ma main s'égare et se trompe souvent ;
Mais, sans vouloir qu'elle soit indiscrète,
Glicère le pardonne, et sait qu'à sa toilette,
C'est où je veux briller le moins.
Comme elle n'est ni prude, ni coquette,
Elle daigne accepter mes soins :
Mais tous ces soins que mon amour lui donne,
Je ne les offris à personne.
Le moindre soin lui déplairoit
Si je le rendois à quelqu'autre.
Quoique tout le tems soit le nôtre,
Glicère dit qu'elle regretteroit
D'en mettre autant qu'à faire son portrait,
Le matin devant une glace.
Mes yeux lui servent de miroir
Lorsqu'elle a besoin de se voir ;
Ou d'un ruisseau la mobile surface,
En même tems qu'elle s'y peint,

Lui sert à rafraîchir son teint.
Il est un art que sur-tout je préfère,
C'est l'art de ravir le mépris
A l'étoffe la plus grossière,
D'enchanter les yeux éblouis,
Avec ce don de souiller moins ses traces
Qu'en sa beauté ne l'est un lys.
La propreté fut la mère des Graces.
Vénus, si j'eusse été Pâris,
De moi n'auroit point eu le prix,
Avec l'impur nom d'Aphrodite.
Glicère a sur-tout le mérite
D'être propre sans art et sans rien d'affecté :
Ce mérite éclatant, par la simplicité,
Porte au dehors un divin caractère
Qui d'une ame neuve et sincère
Atteste, en la rendant, toute la pureté.
Mais, tandis que mon cœur est ici transporté,
Moins par le spectacle du Monde,
Que par l'objet dont il est enchanté,
L'Aurore ne veut plus déjà qu'on la confonde
Avec le jour qui la suivoit :

Du cours qu'elle lui prescrivoit
Elle a fini de limiter l'espace,
Et c'est, dans son Matin, le Jour qui la remplace.
Tel un instant qui cède à l'autre qui le chasse.
Ce que l'Amour ôte aux instans,
Est trop payé s'il nous rend infidèles.
L'Amour semble enchaîner le Tems ;
Le Tems, pour s'en venger, sait lui prêter ses ailes.
Voulons-nous toujours être amans,
Ne perdons point trop de momens
A répéter que nous le sommes.
Va, ton Sexe, Glicère, avec un tel moyen,
Est fait pour captiver les Hommes :
Et je crains moins l'ennui que son fade entretien.
A ces mots, prononcés d'un ton qui les assure,
Nous avançons vers un Côteau
Dont la chaîne étendue entoure le Hameau.
Sur ce Côteau, qu'enrichit la Nature
Des nouveaux présens de Bacchus,
Nous admirons de plus en plus
Les Prés fleuris, la riante Verdure,
En cent tapis ondoyans et confus.

On ne voit point la triste symmétrie,
De ces Valons comblant la profondeur,
En froids compartimens décéler sa langueur;
Mais tout s'y peint des couleurs de la vie;
Tout y respire un souffle créateur,
S'anime et se diversifie
A l'œil errant au loin dans la Prairie.

D'un fortuné climat, ô spectacle enchanteur!
Ne vous verrai-je point, ô Valons d'Italie!
Contrée où la Nature est par-tout embellie!
Qu'il me tarde à l'instant d'aller franchir les Monts,
D'où je crois voir, à travers ces Valons,
Serpenter mille fois le Pô qui les arrose!

Glicère, au doux transport que ce désir me cause,
Lit dans mes yeux.... Ainsi nous méditons,
Les regards l'un vers l'autre; et nous nous entendons
Avec le charme du silence.
Bientôt après nous le rompons;
Pour nous livrer à ces effusions
D'une ame libre et d'un esprit qui pense.

Glicère avec la mienne unit sa confiance,
Sans mettre à ses réflexions
L'intérêt trop commun du bel esprit vulgaire,
Et ces folles prétentions,
D'un Sexe tyrannique asile nécessaire,
Lorsqu'il est obligé de renoncer à plaire ;
La sotte vanité des modernes Saphos,
Qui, dans leurs petits tribunaux,
Sur les esprits transportent leur empire ;
Ces ressources d'un art qui le moins nous attire ;
Ces talens empruntés et jamais séducteurs,
Glicère les dédaigne ; elle en a de vainqueurs
Qui sont en elle et qu'elle ignore.
Ce qu'elle sait pourtant mérite qu'on l'honore :
Son esprit juste a conçu les rapports
Dont Euclide enseigna le premier les accords ;
Des Empires détruits elle a vu la naissance ;
La cause de leur fin, de leurs progrès divers ;
Ce que la Fable offre de ressemblance
Avec les faits du changeant Univers.
Tous ces tableaux des mœurs et de l'Histoire
Ont formé sa raison, ont orné sa mémoire :

La Morale à ces fleurs joignant encor ses fruits,
L'a placée hors du rang de ces foibles esprits
Que des faux préjugés le tourbillon entraîne.
Je puis donc lui parler ; elle entendra toujours
La vérité dans mes discours,
Puisque de l'ignorance elle a brisé la chaîne.

Et cependant, au creux de ces Valons,
L'ombre n'est déjà plus longuement projetée
Par le reflet des obliques rayons,
De la Lumière interceptée.
La matinée hâte son cours
Vers le Midi dont nous sentons l'haleine,
Par le Zéphir combattue avec peine.
De ce Côteau la pente a cent détours :
Là, d'Arbustes fruitiers c'est un Amphithéâtre
Qui, dans la Plaine où paissent les Troupeaux,
Offre un spectacle pour le Pâtre.
Par cette pente, à travers des Berceaux,
Des voûtes de Feuillage, enlacés de rameaux
Dont les extrémités s'unissent,
D'un pied léger nous descendons tous deux

Pour nous dérober à ces feux
Qui de l'Ether brûlant sur nous se réfléchissent.
Croira-t-on que Glicère ait besoin de mon bras
Pour affermir nonchalamment ses pas ?
Sans vouloir que je le retire,
Lestement elle saute, en éclatant de rire
De se voir avant moi là-bas.

Il est une Forêt prochaine
Où nous entrons, quand le beau Dieu du Jour
Se hâte d'approcher du milieu de son tour,
Le frais qu'on y respire est un piége à l'Amour.
« Est-ce lui qui nous y ramène? »
Dis-je à Glicere ... « Eh bien! veux-tu qu'il nous enchaîne,
« Que, fatigués tous deux sous le poids du loisir,
« Pour nous en délivrer, nous perdions le Plaisir ?
« Le plaisir qu'on achète est si doux par la peine!
« Allons nous occuper pour savoir en jouir :
« C'est du travail et de l'absence
« Que doit renaître le désir,
« Qui meurt avec la jouissance.
« Dis-moi, nous sommes-nous jamais plus enivrés

» Du plaisir l'un de l'autre et de notre présence,
» Qu'après nous être séparés?
» Charmans désirs, enfans de l'espérance!
» L'un à l'autre vous nous rendrez,
» Je le sais par expérience,
» Plus amoureux dans deux heures d'ici.
» Adieu, Glicère, adieu jusqu'à midi. »

CHANT SECOND.

J'AI chanté ma Glicère au lever de l'Aurore ;
Le sien fut plus brillant encore :
Il me reste, avec elle, à parcourir le jour.
Aliment nécessaire, ô charme de l'Etude !
Nourris toujours mon cœur par ta douce habitude ;
Ce cœur seroit trop tôt épuisé par l'Amour !
Comme lui, dans la solitude,
Tu fixas aussi ton séjour.
L'Amour seul me retient dans ces lieux solitaires ;
Viens, partage avec lui mon hommage et mon cœur.
L'Amour, dont on craint tant le poison corrupteur,
Vertu qu'on peignit trop sous de faux caractères ;

L'Amour n'est qu'un filtre enchanteur ;
Dès qu'il se mêle à ta douceur.
Heureuses passions ! maîtresses de mon ame,
Votre feu qui l'épure, est le seul qui l'enflamme ;
Vous vous prêtez, sans doute, un mutuel secours,
Et l'âge des travaux est celui des amours.
L'imagination, dans son ardeur féconde,
Forme alors ces désirs des obstacles vainqueurs
Par l'application profonde
Qu'elle attache aux objets souverains de nos cœurs.
C'est alors qu'on doit sentir naître
Ces élans merveilleux, ces germes producteurs,
Ces besoins consolans, si dignes de notre être,
Qui nous pressent d'aimer, d'apprendre et de connoître.

Oui, je me livre à vous, penchans nobles et purs,
Qui, trompant ma jeunesse et son active flâme,
Multipliez ma vie, agrandissez mon ame :
Vous m'arrachez à ces groupes obscurs,
A cette foule importune et grossière
De froids mortels, végétaux sur la terre.

Ah ! fuyons les cœurs morts, ces sépulcres blanchis.
Vous, qui vivez dans la mémoire,
Après la mort qui vous a réunis;
Venez à moi, mes illustres Amis !
Votre ame errante au séjour de la gloire,
Plus que dans l'Élysée, habite en vos écrits;
Je la sens, elle échauffe, embrase mes esprits;
Dans un ardent transport il faut que je m'écrie :
Grands Hommes ! je me crois vivre de votre vie.

O toi ! qui créas tout, quand rien n'étoit encor;
Source de tous les Arts et leur divin trésor,
Viens, Homère, avec Pope, à qui tu dois peut-être
Les seuls traits ressemblans qui te font reconnoître;
Ce ton rapide et vrai, ce tour harmonieux,
Qui, chez tous les humains, t'ont mis au rang des Dieux;
Je te salue, heureuse terre,
Où Pope, en imitant Homère,
Te consolas, quand tu pleurois Milton !
Tu vis naître en ton sein Shak'spear et Newton !
Ah ! la France envîroit le sort de l'Angleterre !
Mais Descartes, Corneille, et Racine et Voltaire !

Eh ! pourquoi s'honorer d'un vain jeu du destin ?
Quel mortel peut borner à sa seule patrie
L'honneur dont l'Univers en lui se glorifie ?
Un grand homme appartient à tout le genre humain.
J'ouvre tes vastes champs, ô fertile Science,
Qui fais du monde entier une Patrie immense !
Histoire ! chaque fois de nouvelles moissons,
Quand j parcours ces champs, couronnent tes leçons.
Toi qui, dans le passé, portant mon existence,
Viens le rendre à mon siècle avec l'expérience ;
Tu mets seule à profit ma curiosité,
L'aiguillon le plus vif dont je sois excité !
Contemporain de tous les Sages,
Assis au tribunal de la Postérité,
J'interroge avec elle, et juge tous les âges.
Le Tems a disparu dans ses propres nuages ;
Je ne vois que la Vérité ;
La Vérité ! qui veille, inébranlable,
Sur les tombeaux où le Mensonge dort. . . .
Fantôme auguste et redoutable !
Tout a fui devant toi.... tout..... excepté la mort.

Appuyé sur Thémis, dont il tient la balance,
Je vois, à ta clarté, Montesquieu qui s'avance.
Des préjugés dissipant le cahos,
De l'Histoire et des Lois il unit les flambeaux ;
A leur foyer commun allumant son génie,
Dans son essor sublime, et d'une aile hardie,
Il plane sur les Tems, il parcourt les anneaux
De cette chaîne immense et de biens et de maux,
Dont le sommet se perdoit à ma vue....
Je tombe aux pieds de ta statue,
Législateur divin des Peuples et des Rois !
Je t'admire et me tais, en connoissant les Lois !

Quittons la terre, et cherchons l'harmonie
Loin d'une sphère où l'homme est malheureux.
Sous les auspices d'Uranie,
Je vais m'élever dans les Cieux.
Newton offre à mes foibles yeux
Les chemins de l'Astronomie ;
Clairault, dans ces chemins douteux,
Va guider ma marche enhardie
Par un calcul ingénieux.

Si je descends de ces déserts limpides,
Les astres que j'ai mesurés,
Seront mes guides assurés
A travers les plaines liquides.
Souvent, avec Prevost, je parcours l'Univers ;
Habitant vagabond de cent climats divers,
Je vais résoudre en morale un problème;
Savoir si l'homme en tous lieux est le même:
Soit que, suivant Colomb sur l'abîme des mers,
J'arrive, plein de joie, aux champs de la Floride;
Soit que, d'un pôle à l'autre, en ma course rapide,
Je m'élance, aussi prompt que le feu des éclairs
Qui, dans l'horreur des nuits, font scintiller les airs,
Jusqu'aux antres de l'Ours, où l'homme, né sauvage,
N'a point encor subi le joug de l'esclavage.....
Là j'ai vu, pour soleil, en d'éternels hivers,
Un pin fumer au loin, et, d'une clarté sombre,
Disputer tristement à l'ombre
L'épaisseur des brouillards dont ces lieux sont couverts,
Quel est cet être court, sous cette énorme tête,
Qui vient m'offrir une vile conquête,
Que j'aurois enviée hélas ! en d'autres lieux,

En la voyant plus belle, et sur-tout plus honnête ?
Il s'offense, il rougit d'un refus dédaigneux !....
Pourquoi faut-il qu'en changeant d'hémisphère,
L'honneur soit un opprobre, et l'opprobre un honneur !
Qu'à sa raison, ou polie ou grossière,
Par-tout, trompé toujours, l'homme attache une erreur !

Je me transporte aux champs de Géorgie,
Vers les climats féconds de l'heureuse Arabie :
C'est-là que la Beauté brille dans un jour pur,
Sous un Ciel qui se peint d'un éternel azur.
L'opale, les rubis, de leur magnificence,
Vont orner ces beautés, qu'orne mieux l'innocence.
Quoi donc ! quel esclavage, et que revois-je ici ?
L'Homme par-tout despote, et par-tout asservi !
Oh ! que mes yeux souvent furent baignés de larmes,
En voyant la Beauté victime de ses charmes !
On la pare de fleurs...., et c'est pour l'immoler
Aux ardeurs d'un Soudan qui va la dévoiler !
O pudeur ! tant d'attraits étalés à sa vue,
Inspirent-ils l'amour, sans cette retenue
Qui triomphe en tremblant, qui rougit de trembler,

Sous l'appât du plaisir, devant la Beauté nue!
Français! qui, dans vos mœurs, moins sages que polis,
Savez mettre au respect un légitime prix,
Que bien plus dignement vous traitez l'innocence!
Vous levez un bandeau que suspend la décence,
Pour essuyer des pleurs que vous faites couler....
C'est l'Amant éperdu qui semble s'immoler!

A l'ombre des palmiers qui couronnent l'Asie,
Aux portes d'Orient naquit l'Allégorie;
Fille du Ciel, qu'en des jours plus heureux,
L'Imagination, sa nourrice féconde,
Vint caresser dans l'enfance du monde:
Là, Saady, poëte ingénieux,
Moraliste sublime, étincelant de feux,
La reçut dans ses bras des mains de la Nature:
L'Enthousiasme saint qui la reporte aux Cieux,
Lui fait parler le langage des Dieux;
Et, sous les traits d'une vive imposture,
Nous rend la Vérité qui se dérobe aux yeux.
Compagne de l'Allégorie,
Tu marches sur ses pas, divine Poësie!

Séduisante magie, heureux talent des vers,
Viens me créer encore un nouvel Univers !
Ces fleurs, pour moi, seront autant de Belles ;
Ces papillons qui volent autour d'elles,
Seront l'essaim des folâtres Amours....
Tu sais tout embellir de tes riches atours,
Prêter à la Nature un charme inexprimable,
Ce ton de vérité, ce coloris aimable,
Qui ne la fait bien voir qu'en nous peignant ses traits.
Que ce goût m'a souvent adouci de regrets !
Que de beaux jours ma brûlante jeunesse
Eût consumés dans la tristesse,
Sans ce talent qui vint en suspendre le cours !
Que j'ai béni de fois les auteurs de mes jours,
Qui m'ont appris à lire dans Racine,
Dans Fenélon, dont la harpe divine,
Sur d'aussi doux accords a modulé ses tons !
Ma langue à peine articuloit des sons ;
Au Théâtre, Gaussin, ta voix enchanteresse,
Ta voix m'avoit donné les premières leçons.
Imitant, sur le tien, l'accent de la tendresse,
Au doux charme des vers je fus accoutumé.

Leur touchante harmonie ainsi m'avoit formé
Une oreille sensible, un cœur plus tendre encore...
Hélas! ce tems heureux, l'enfance qu'on déplore,
Disparoît comme un foible et léger météore!
Du bel âge on ne jouit pas;
L'heure fuit.... Vieillard que j'implore,
O Tems! retarde un peu tes pas;
Arrête pour fixer de fragiles appas
Que ta rapidité dévore,
Quand tu t'échappes de mes bras!....
Amour! tu fixeras toi-même
Les traits de la Beauté que j'aime,
Sur un ineffaçable airain,
Avec tes flèches pour burin.
Tu la peindras plus brillante que Flore,
Lorsqu'elle nous ouvre son sein;
Plus fraîche que la jeune Aurore,
Lorsqu'elle se lève au matin
D'un jour d'Eté pur et serein....
Mais, non: elle seroit moins belle
Qu'elle ne l'est aux yeux dont toujours je la vois....
Allons tomber aux genoux du modèle....

J'entends Glicère qui m'appelle.....
Il est midi.... l'Echo me le dit par sa voix :
Allons la chercher dans les bois.

CHANT TROISIÈME.

CALME heureux, douce indifférence!
Sommeil de l'ame et des sens assoupis,
Répands sur moi ce beaume exquis
Dont la vertu ranime notre essence;
Viens éteindre l'effervescence
D'un sang trop prompt à s'allumer,
Et dont le feu tend à me consumer!
Mais si l'ardeur qui me dévore
N'est, dans mon cœur, que le besoin d'aimer,
C'est donc en vain que je t'implore,
Si, par besoin, ce cœur doit s'enflammer.
Ou fais-moi fuir un objet que j'adore,

Ou de mes feux je vais brûler encore ....
Glicère me surprend, quand je songeois à fuir ;
Quand tout-à-coup : « D'où vient ce qui t'agite ?
» Tu me revois, dit-elle ; aurois-je pu trahir
» L'heure du rendez-vous qui doit nous réunir ?
» N'entends-tu pas ma voix qui marchoit à ta suite,
» Et devançoit, dans ma poursuite,
» Mes pas trop lents à m'obéir ?
» J'ai, loin de toi, les ailes du désir ;
» Auprès de toi, s'il faut que je te quitte,
» Je demeure enchaînée.... et c'est par le plaisir...»
» Mets ta main sur mon sein qui pour toi se découvre ;
» Sens palpiter, sens tressaillir mon cœur :
» Mon bien-aimé, c'est-là qu'est mon bonheur !
» Je te rejoins !.... et je sens qu'il se rouvre....»
» Ah ! que je recueille a mon tour,
» Que je recueille sur toi-même,
» Ce qu'on éprouve quand on aime ;
» Ces battemens répétés par l'Amour,
» Le contre-coup de deux ames frappées
» L'une par l'autre, et vers l'autre échappées !
» Tu brûles, ton ardeur a passé dans tes yeux ;

» Tu cherches dans les miens à les repaître encore
» Du même feu qui nous dévore !
» Y vois-tu le plaisir qui sourit à nos vœux ?
» C'en est un grand de faire des heureux :
» C'est ainsi que soi-même on le devient sans doute.
» Eh bien ! j'en ai fait trois.... Écoute ;
» Asseyons-nous.... Je me sers de ton nom
» Pour faire le bien du canton.
» Je veux qu'on m'aime et qu'on t'admire.
» Tu connois bien le fils du vieux Bonsire,
» Avec sa mère orphelin seul resté :
» Sa mère âgée, infirme et languissante,
» Lorsque Bonsire au tombeau fut porté,
» N'eut pour soutien d'une vie indigente,
» Que ce cher fils, image revivante
» Du bon mari qu'elle a tant regretté ;
» Et cet enfant, à sa mère expirante,
» Par le Destin fut encor disputé :
» Pour Milicien tu sais qu'il fut compté :
» Mais vois combien la fortune accablante
» N'aime à peser que sur les malheureux !
» Le sort fatal est tombé sur Bonsire,

» Qui de sa mère alloit fermer les yeux :
» Elle en mourra..... Près de quitter ces lieux,
» Ce bon jeune homme eût craint de le lui dire ;
» Il me l'apprend. Il se voit arracher
» En un instant, ce qu'il a de plus cher.
» Bonsire aimoit... sa mère.... une maîtresse ! ...
» Il me l'avoue : eh ! qu'il m'a su toucher,
» En me peignant l'objet de sa tendresse !
» A la Nature, enfin, à tous ses droits,
» Du tendre Amour se joint encor la voix ;
» Et c'étoit toi que je croyois entendre....
» Vas, cours, lui dis-je, hâte-toi de te rendre
» Au régiment pour fixer ta rançon :
» Elle est à toi.... reviens..... Et ce garçon
» Est revenu m'implorer pour sa mère,
» Et pour sa Lise à ses vœux aussi chère.....
» Combien faut-il ? -- Cent écus. -- Les voilà....
» J'avois ta bourse ; approuve-tu cela ?
» Embrasse-moi... J'ai dit, tu le pardonnes,
» En les donnant, que c'est toi qui les donnes
» A l'Officier qui vient de les avoir :
» Et de ces cent écus que je croyois devoir,

» Je m'imagine avoir payé nos dettes.
» Vas, ta quittance est dans leurs yeux,
» En y voyant leurs ames satisfaites !.....
» Les bonnes gens ! ils sont tous trois heureux :
» Car j'ai voulu, de peur d'autre surprise,
» Unir soudain Bonsire avec sa Lise.
» Ainsi que ton amour, partageant tes bienfaits,
» C'est moi de la doter qui veux faire les frais.
» Tu rends le fils à cette pauvre mère,
» A qui tu rends à-la-fois la lumière :
» C'est bien à moi seule, à mon tour,
» Quand tu sers la Nature, à contenter l'Amour :
» Tu seras de la noce, oh ! c'est moi qui t'en prie.
» Bonsire, par son industrie,
» De sa mère encor le soutien,
» Sous mon auspice, en formant ce lien,
» Mieux qu'en soldat, servira sa Patrie,
» Il sera père, époux et citoyen ».

Ah ! je t'embrasse, ô ma charmante Amie !
Je te reconnoîtrai toujours à la bonté,
Et le bien que tu fais ajoute à ta beauté.

Sois la compagne de ma vie,
Oh ! sois-en la moitié, toi seule en qui j'oublie
Les chagrins qui l'ont pu troubler ;
Viens donc, viens, pour m'en consoler,
T'unir à moi des saints nœuds d'Hyménée....
Que ma maîtresse fortunée
Soit ma femme, soit mon bonheur.....
Ne cherche point ta dot autre part qu'en ton cœur ;
Je le possède, et la même journée
Qui doit unir ce couple agriculteur,
Par notre hymen te doit voir couronnée :
Comme eux, de nous aimer en recevant la loi,
N'en recevons que de nous-même ;
C'est la loi du bonheur suprême :
Je ne puis être heureux sans toi,
Tu ne peux l'être qu'avec moi.
Pour la félicité que faut-il quand on aime ?
Rien n'est indifférent sitôt qu'on est aimé.
Hé ! qu'un beau jour qu'on passe auprès de sa maîtresse
Brille et s'embellit plus encor par la tendresse !
Que l'Univers est bien mieux animé
Pour qui le voit d'un regard enflammé,

Près d'un objet partageant son ivresse !
La sensibilité prête à tous ces tableaux
Un coloris et des attraits nouveaux ;
Son prisme embellit tout d'un charme qu'on respire.
Ciel ! que je hais cet insolent délire
Qui peut, avec le vice, unir la volupté !
J'aime la volupté ; mais c'est dans ton sourire,
S'annonçant d'un regard qui rend le sentiment,
Avec des yeux que lui seul peut entendre....
Glicère, souviens-toi d'avoir vu ton Amant,
Ivre d'amour, n'oser rien entreprendre,
Dont la pudeur n'eût été le garant.
C'est à tes pieds cependant qu'il oublie
Le reste de la terre, alors anéantie.
Ton Amant à genoux, se voyant dans tes yeux,
Goûte des plaisirs purs, s'il en est sous les Cieux.

Levons-nous : il est tems d'aller vers cette grotte,
Où l'Amour, je le sais, a préparé pour nous
Un repas tel qu'hier j'en ai fait un si doux.
Moi, fortuné Jason et nouvel Argonaute,
Je conduirai la barque, et serai mon pilote,

Pour franchir le ruisseau qui vient nous séparer
De la grotte enchantée où nous allons entrer :
Là, je n'ai pas besoin des charmes de Médée,
Pour endormir le monstre auprès de la toison ;
L'hydre que j'assoupis est l'hydre du soupçon.
Loin des yeux des jaloux, par moi seul possédée,
Tu vas de mon bonheur réaliser l'idée.
Que cet antre délicieux
Nous peint bien la Nature admirable en ses jeux !
Vois comme cette grotte est pour nous tapissée
Par ce lierre amoureux qui la tient embrassée !
L'Art veut-il imiter ces jeux capricieux,
Qu'il vienne dessiner la simple architecture
De ce roc émaillé pour le plaisir des yeux,
Où l'éclat réfléchi des nacres, des fossilles,
S'allie, en se jouant, aux perles des coquilles :
De mille angles rentrans et saillans tour-à-tour,
La Nature a bâti cette grotte à l'Amour.

Auprès d'une fontaine où l'onde qui murmure,
En vingt nappes d'argent tombe sur la verdure,
Sur un banc de gazon nos mets sont apprêtés ;

Repas cher à l'Amour, bienfaits de la Nature,
Qu'un poison destructeur n'aura point infectés.

O toi, qui des humains déplorois les maximes,
Depuis que, parmi nous, on vit régner les crimes!
Emule de Platon, qui sur tous ses rivaux
L'emportas dans la Grèce avec tant d'éloquence;
Toi, qui crois voir le monde encor dans son enfance,
Quand tu proscris ces mets qu'apprêtent nos bourreaux,
Ces membres palpitans dévorés pour nos maux.
L'homme, pour se nourrir, en des jours d'innocence,
Ne souilloit point sa main du sang des animaux,
Et le fer aiguisé, la flèche menaçante,
N'ajoutoient point alors à sa force imposante;
Couché parmi des fleurs et sous de frais berceaux,
Auprés de sa compagne, à la terre indulgente,
Tous deux redemandoient le prix de leurs travaux.
Le bon Plutarque ainsi nous montroit la Nature,
Qui couvre de ses dons, pour notre nourriture,
La terre dont le sein, fécondant sous nos pas
Ce que nous confions, le rend avec usure.
Pourquoi donc, ô mortels! faire de vos repas

L'instrument de vos maux, ou plutôt du trépas,
Et placez-vous la mort aux sources de la vie?
Pour moi, le vrai nectar et la douce ambroisie,
C'est le lait que Glicère a pressé de sa main;
Ce sont les fruits dont elle a faim,
Qui, partagés de sa bouche à la mienne,
Se sentent des faveurs qu'on cueille sur la sienne;
Ces fruits qu'elle a choisis elle-même au matin
Sur le bel arbre qu'elle arrose!
Et c'est Glicère qui dispose
Les apprêts et le lieu du champêtre festin.
Son jeune oiseau vole autour de son sein,
Va becquetant et le lys et la rose;
Tantôt rabbat sur les miettes de pain.
De la Fidélité mon chien est le symbole;
Il s'attache à Glicère, il me plaît: j'aime à voir,
Comme un adorateur, auprès de mon idole
L'emblême heureux de son pouvoir.

L'esprit et le moral de notre fragile être
Dépendent du physique; il en est le seul maître:
Il les dirige en rapports combinés.

C'est au cerveau que ces rapports innés
Font ressentir leur pouvoir nécessaire,
Lorsque vers lui, par un suc salutaire,
Les alimens, bien ou mal digérés,
Renvoient des esprits plus ou moins préparés.
L'humeur subtile ou lourde, atrabilaire,
Fait circuler la joie ou le chagrin.
Notre cervelle est un vrai clavecin
Que font mouvoir des touches accordées;
Les cordes sont nos sens, et les sons nos idées.
Qu'en ces momens, où tout devant mes yeux
Vient se tracer d'une couleur cynique,
Tout me paroisse insupportable, inique;
Je vois le genre humain sous un aspect affreux,
Infidèle, odieux, et tel qu'il est peut-être,
Méritant peu qu'on cherche à le connoître,
Et dès qu'on l'a connu, digne d'être abhorré;
L'amour-propre envieux y régner en arbitre,
Rapportant tout à soi, n'aimant rien qu'à ce titre...
Ciel! est-ce là ce séjour adoré,
Où l'Amitié, l'Amour sont le bonheur suprême,
Où tout est charme quand on aime?

Ainsi, de mon cerveau les ressorts trop tendus
Me font tout voir d'un œil sévère.
Des sucs amis me sont-ils revenus,
Tout semble aspirer à me plaire,
Quand l'équilibre fibrillaire,
Le jeu de mille accords, est enfin rétabli.....
Vous le savez, victimes de l'ennui,
Il est des tems où notre ame inquiette,
Ne pouvant plus retrouver son assiette,
Autour de soi va chercher un appui :
Où le trouver ?.... Ah ! s'il faut un ami ;
Qu'entre les bras d'une épouse adorée,
Où l'Amitié se trouve encor parée
De ces attraits que nous offrit l'Amour,
Que, dans leurs soins, confondus tour-à-tour,
Cet intérêt si sensible et si tendre,
Dans ce besoin qu'ils ont de se répandre,
L'homme ardemment court dilater son cœur,
Y retrouver ce fantôme trompeur,
Qui nous échappe et qu'on poursuit encore,
Qu'on croit saisir, qui soudain s'évapore,
Qui n'est qu'un nom peut-être.... le Bonheur !

O pouvoir des accords ! ô merveille infinie !
Art sublime où des sons la docte mélodie
S'empare de mes sens, fait mouvoir leurs ressorts,
Les calme, les agite, et par mille rapports,
Me livre ou bien m'arrache à la mélancolie !
La voix de ma Glicère à sa guitarre unie,
A mon luth amoureux joint ses sons enchanteurs :
Nous formons des concerts dont l'heureuse harmonie
Et le principe est dans nos cœurs.
Le soir nous surprendra dans un concert semblable,
Au milieu des accords que rend parfaits l'Amour ;
Et de nos sentimens interprète adorable,
Ce concert les inspire et les peint tour-à-tour.

Les coursiers du Soleil rasent déjà la plaine.
Quittons les antres, les forêts,
Pour aller respirer l'haleine
Du Zéphir qui se joue à travers les guérets.
Nous allons voir briller une autre scène.
Vers le soir de nos ans ainsi tout nous ramène
De ce Dédale et des détours
Où s'égare souvent la moitié de nos jours.

CHANT QUATRIEME.

DESCENDS de la voûte éthérée,
Descends, brillante Cithérée !
Viens, avec Latone à son tour,
Jouir d'une belle soirée !
La nuit est préférable au jour,
Quand, par ton étoile éclairée,
Tu la fais briller pour l'Amour.
Diane est déjà remontée
Sur son char de flâme argentée,
Tandis qu'Apollon redescend
Au sein de Thétis qui l'attend.
C'est lorsque ses coursiers se baignent

Déjà dans les ondes qu'ils teignent
De ce pourpre éclatant d'ardeur ;
C'est dans ces momens de fraîcheur,
Où Zéphir vient caresser Flore ;
O Vénus ! ô toi que j'implore,
C'est alors que tu descendis
Pour la première fois chercher ton Adonis.
Dans les bois, les prés et les plaines,
On croit respirer vos haleines,
On sent renaître vos désirs,
Et l'on se livre à vos plaisirs.

Les voiles de la nuit commençoient à s'étendre,
L'ombre épaisse alloit se répandre
Sur la moitié de l'Univers.
Je saisissois alors les élémens divers
Dont les couleurs sont composées.
Dans le sein de l'obscurité,
Soudain elles sont déposées
Par la vaste uniformité.
Je me disois : De la nuit sombre
C'est ce qui fait la majesté.

Tout se confond et tout se tait dans l'ombre.
Rien n'est plus grand que l'Unité ;
Image du moteur suprême,
C'est l'attribut de Dieu lui-même.
Ainsi, *Robert* ou *Loutherbourg*,
Sur le sommet d'un monticule,
Attendent la fin d'un beau jour,
Pour se saisir du crépuscule,
Et sur la toile en fixer le retour.
Mais sauront-ils, dans leur peinture,
M'offrir le mouvement aux yeux,
Exprimer l'ame que je veux ?
Où la chercher ? dans la Nature :
C'est-là que je vois animé
Le seul tableau que j'idolâtre.
Une scène muette, où tout est exprimé
Par le jeu, l'action d'un acteur consommé ;
Dois-je la lire ? .... Il me faut son théâtre.

La Nature qui sert de texte à nos discours,
Varie ainsi pour nous la scène de nos jours.
Déjà Diane seule occupe l'Hémisphère.

Tous ces nombreux soleils suspendus sur la terre,
Du feu des diamans font resplendir l'azur.
Le bord de nos ruisseaux exhale un air plus pur;
On se sent enchanté : la pompe et le silence
Accompagnent la Nuit dont la marche s'avance.
Des Échos d'alentour les accens confondus
Se répètent au loin à nos sens plus émus :
Au fond des eaux l'Amante de Narcisse,
Le cherche encore, et rend le moindre son
Qui d'un rivage à l'autre retentisse :
J'entends Palès fredonnant sa chanson;
Entre ses dents, lorsque sa voix se glisse,
L'Écho qui veille, au même instant répond
Le même accent dans son antre profond.

Sur ce cristal mobile, où le front des montagnes
Se répète en tremblant avec l'ombre des bois,
Sur les plaines de l'onde, en quittant nos campagnes,
Allons vogner sans bruit, et goûter à-la-fois
L'air plus frais qu'on respire, et le plaisir avide
De surprendre, à l'appât d'un hameçon perfide,
Les hôtes rassemblés sous la voûte des eaux.

Je hais d'un plomb mortel la poursuite sanglante,
Qui retrace, en nos jeux, l'image désolante
Du plus horrible des fléaux.
J'aime, dans les filets que lui tend ma Glicère,
A surprendre un captif de plus,
Et le rends libre, alors que, tout confus,
Le poison offre à ma bergère
L'hommage que tout doit lui faire.
Au silence profond d'un pur amusement,
Du calme d'un beau soir et de doux élément,
Succède tout-à-coup la musique champêtre
Des habitans de nos hameaux.
Lise et Bonsire ont, sous d'épais ormeaux,
Uni leurs compagnons, et tous les cœurs peut-être,
Pour chanter les plaisirs que nous leur faisons naître :
Sur le bord de la rive ils vont nous rappeler :
Aux doux concerts de l'amé il faut bien nous mêler.
Déjà nous abordons : pour descendre au rivage,
Accueillis dans leurs bras, nous avons leur hommage.
C'est demain qu'à leur Dieu consacrant le repos,
Après six jours entiers, ils cessent leurs travaux.
Qu'ils vont se réjouir de notre bienfaisance !

Tandis qu'un peuple heureux se presse autour de nou
Quel spectacle plus grand, plus sensible et plus doux
Que la vieillesse qui s'avance,
Et vient tomber à nos genoux !
Ah ! nous voyons les pleurs de la reconnoissance
En des yeux où le tems, et sur-tout les malheurs,
Ont tari trop souvent la source de ces pleurs.
Relevons cette femme à nos pieds prosternée ;
C'est Bonsire, son fils, qui l'avoit amenée :
Son âge nous touchoit, elle nous embrassoit,
Nommoit Lise et Bonsire, et puis nous bénissoit !
Glicère, entre ses bras, laissoit couler des larmes :
Du plaisir de bien faire elle augmentoit ses charmes.
Vers le Pasteur du lieu la troupe nous conduit,
Pour sceller aux Autels, par un plus digne hommage,
Le bonheur des Époux qui devient notre ouvrage.
Bonsire a répété ce qu'à Lise il promit,
Le serment d'être heureux en la rendant heureuse.
O Dieu ! reçois les vœux qu'en joignant ces époux,
Et ma Glicère et moi nous avons faits pour nous !
Elle sera fidelle autant que généreuse.
Oui, nous viendrons ensemble, avec ce couple heu:

Nous lier à-la-fois, et par les mêmes nœuds.
Peuple de bonnes gens, agriculteurs que j'aime,
Ce que vous possédez est le Bonheur lui-même !
Si le Ciel est propice à mes vœux les plus doux,
J'aurai, sur le penchant d'une colline verte,
Une maison rustique, en ardoises couverte,
A la Jean-Jacque ; y rassemblant ses goûts,
Élevant mon Émile à côté de Sophie,
Je mettrai mon étude et ma philosophie
A ne devoir mes biens qu'à ce grand homme et vous.
Mère de la santé, source aimable et féconde,
Du bonheur des humains et des plaisirs du monde,
O Sagesse adorée ! Idole de mes jours,
Ainsi tu présidois à mes chastes amours !
Je dus à tes bienfaits cette heureuse constance,
Qu'on n'achète jamais au prix de l'innocence.
Et toi, dont j'ai chéri tant de fois les erreurs,
Qui sais nous rendre heureux par de légers mensonges,
Quand tu ravis nos sens sur les ailes des songes,
Et pour un tems du moins adoucis nos malheurs,
Sommeil ! viens réparer les forces de notre être :
Épuisé, langnissant, il succombe au plaisir,

Et toi seul à la vie encor le fais renaître.
Jouir est un tourment : il suffit du désir.

NOTES.

RÉFLEXIONS

A l'occasion des Notes suivantes, et sur la lecture des Ouvrages en Vers.

ON a cru s'apercevoir, avec quelque raison, que les *Argumens* au commencement de chaque Chant nuisent souvent plus au Poëte qu'ils ne le servent en effet ; et c'est une remarque que je faisois un jour avec un homme de Lettres dont j'aime à partager les vues. Le Lecteur, disions-nous, dont on prévient ainsi la curiosité, passe rarement au-delà : soit paresse, soit

prévention, soit l'une et l'autre ensemble; chacun prend sur soi de juger de l'exécution par le plan, et ne va souvent pas même jusqu'à la comparer avec ce jugement. Il est peut-être surprenant que l'on n'ait pas fait encore attention à cet inconvénient. S'entretenir avec le Lecteur à la fin de chaque Chant, en repassant ce qui pouvoit mériter qu'on s'y arrêtât, après une courte récapitulation du sujet, laquelle seroit précisément l'*Argument*; c'est reposer, ce semble, le Lecteur de la course où il s'est engagé. D'ailleurs, en fait de Vers, il ne faut pas se le dissimuler, peu de personnes sont capables d'une lecture continue : c'est une langue qui n'est pas familière à tout le monde; et ceux même pour qui elle le seroit

davantage, heureusement accoutumés à l'entendre parler par ceux qui l'ont embellie ou perfectionnée, aux Maîtres de cet Art enchanteur, vous pardonnent rarement d'avoir osé prendre à tâche de leur en donner une plus pénible. Montaigne avoit raison de dire qu'*on peut faire le sot par-tout ailleurs, mais non en la Poësie.* Et puis, il faut convenir que le rithme de la nôtre en fait une espèce de *ritournelle* assez fatigante à la longue. Notre prosodie, peu ou point du tout marquée, une mesure qui l'est nécessairement trop, soit par l'hémistiche, soit par le retour toujours attendu de la rime; mille autres raisons particulières, modifiées diversement, tant par rapport aux Lecteurs qu'à notre langue, et qu'il seroit trop long d'ana-

lyser ici; tout semble exposer, ou même tendre à la satiété dans ce genre de composition et de lecture (1).

Un écrivain, dont je suis bien éloigné d'adopter les idées, dans sa Poëtique du Drame, s'exprime ainsi: « La rime et la mesure conviennent » parfaitement à de petits Ouvrages » ingénieux où l'esprit cherche un » agrément particulier, et qui, par » leur briéveté, conforme au jeu » des idées, s'oppose à l'ennui qu'a- » mène invinciblement la longue

(1) Les Vers de différentes mesures, en rimes croisées et redoublées, qu'on nomme à cause de cette liberté, *Vers libres*, et que j'ai cru devoir préférer, pour jeter plus de variété dans ce petit Poëme, ne présentent peut-être pas le même danger; mais sont astreints à certaines règles que ceux qui les croient si aisés ne connoissent pas toujours; Molière, dans Amphitryon, et La Fontaine, dans ses Fables, les ont fixées d'une manière inimitable.

» lecture des Vers, quelque beaux
» qu'ils puissent être. Qui a lu la
» Henriade de suite, sans ressentir
» un affaissement de cerveau, causé
» par le retour périodique des mê-
» mes sons ? personne, que je sa-
» che. On avance fort avant dans
» le Télémaque, sans être tenté de
» fermer le livre ».

Le passage que je viens de transcrire s'appliqueroit beaucoup mieux à ce que je veux prouver ici, qu'à l'induction qu'en a prétendu tirer son Auteur, relativement aux Ouvrages dramatiques ; car pourquoi les Vers perdent-ils tant à la lecture ? c'est qu'ils ne sont pas essentiellement faits pour être lus. L'ingénieux M. de la Motte, qui fut à cet égard ce que sont les libertins à l'égard des femmes ; décriant les

Vers, sans cesser de s'y livrer, a rendu ma pensée dans ceux-ci :

Les Vers sont enfans de la lyre;
Il faut les chanter, non les lire:
A peine aujourd'hui les lit-on.

Pourquoi donc sommes-nous tant rassasiés de Vers dès qu'il s'agit d'en lire ? et sont-ils à juste droit la langue du théâtre où nous nous empressons d'aller les entendre ? c'est qu'ils doivent être récités comme on les récite là; c'est que, dans l'origine, ils étoient faits pour être chantés, et que *Poësie* et *Musique* étoient presque synonimes chez les Anciens : la mesure de leurs syllabes longues et brèves, la Mélopée des Grecs, l'attestent assez. Gardons-nous de faire des Vers pour être lus : voilà où l'expérience

conduit toujours dans les beaux Arts; à remonter vers leur origine, pour nous rendre compte des causes qui ont pu en dépraver le goût. Nos Troubadours alloient par-tout récitant, chantant leurs Poësies, comme Homère; et c'étoit un état qui conduisoit souvent à la fortune, par la flatterie de ces Troubadours, qui chantoient les louanges des Seigneurs dans les cours ou les châteaux desquels ils étoient admis; à la différence des premiers Poëtes de l'Antiquité, qui ne célébroient que les Dieux, comme Orphée, Linus, etc. Mais ces Dieux du Paganisme ne furent bientôt plus que des hommes justement appelés depuis les *Dieux de la terre*, des gens riches et puissans.

Je me doute qu'avec mes disser-

tations préliminaires et mes Notes pour un si petit Ouvrage, j'aurai l'air d'avoir voulu faire, comme tant d'autres, une Poëtique offensive et défensive à mon avantage. Toutefois, si l'on se donne la peine de me lire, on pourra mieux juger de mon intention : c'est moins le technique que le moral qui m'entraîne dans la plupart des considérations où je suis entré. J'exposerai peut-être un jour beaucoup d'autres idées relatives à l'Art lui-même, et développées dans un Ouvrage où je traiterai de la *Théorie des beaux Arts*, en forme de correspondance avec une jeune et charmante écolière.

NOTES.

CHANT PREMIER.

Le Réveil et la Toilette de Glicère; Description d'un Site agréable et de la Matinée jusqu'à dix heures, où je quitte Glicère, en entrant dans la Forêt.

Page première, vers 4.

C'EST à ton fils qui marche sur leurs traces,
A ta ceinture, à l'Etude, aux plaisirs, etc.

Ces premiers vers désignent assez toute la distribution du Poëme. A l'occasion d'Epicure, il importe de remarquer qu'il eut deux sortes de Disciples : les uns faisoient

consister la félicité de l'homme dans le témoignage d'une conscience qui n'a rien à se reprocher, dans le goût de ce plaisir et du bien-être qui résulte de la pratique de la Vertu. On ne parleroit point ici des autres Disciples d'Epicure, si l'on ne les confondoit mal-à-propos trop souvent avec ceux-là, par un abus du titre même d'*Epicurien*. Mais, pour détruire les idées fausses qu'on s'en est faites, il suffit de dire que ceux-ci ne suivoient point la doctrine du Maître dont ils se faisoient injustement honneur. L'Exposition de la vraie doctrine d'Epicure a été faite plus d'une fois : elle n'admet de bonheur et de plaisir que dans la Vertu-pratique, et ce que prescrit l'ordre de la Nature. La morale du Portique fut peut-être plus austère, mais non pas plus sublime. Un Stoïcien sensé, eût défendu notre Epicure, en adoptant sa morale.

Pag. 4, *vers* 17.

Quel spectacle est égal à l'instant
Où le soleil est pour nous renaissant !

Demandez à ceux qui ont voyagé sous

les Tropiques, quelles idées je leur rappelle ! On conviendra, sans doute, de la magnificence du tableau que je retrace ici à l'imagination, et que je me suis bien gardé de peindre, dans la crainte d'en affoiblir les traits. Rien ne me rappelle mieux aussi ceux de l'Auteur suprême, que cette grande image où il semble assister dans toute la pompe du plus beau spectacle du Monde, et inviter toute la Nature à le bénir, en y reconnoissant un si grand nombre de ses divins attributs. C'est alors qu'elle s'empresse à lui rendre hommage dans le gage le plus éclatant de ses bienfaits, et à saluer son Créateur : comme on prétend que cet animal, doué d'une intelligence si fine et si déliée, sous l'enveloppe grossière d'une masse si pesante, l'éléphant, et d'autres animaux donnent encore ici l'exemple à l'homme. Que j'aime à entendre, en ce moment, le concert des oiseaux sous la verte feuillée, et à partager cette joie universelle que répand le lever d'un beau jour dans tous les sens qui viennent de s'ouvrir pour la recevoir, comme les fleurs attendent la

douce rosée du matin pour s'épanouir ! C'est ce que le Tasse a si bien exprimé, avec toute la richesse de son génie, jointe à celle du climat qu'il habitoit, dans le chant d'Erminie chez le Berger.

Pag. 4, *vers* 19.

Vous, que non pas l'ignorance profonde, etc.

D'après le sentiment involontaire qu'inspire à l'homme l'astre de la lumière, est-il étonnant que ce sentiment réfléchi le porte à adorer la Divinité sous cet emblème où il croit la voir briller ? De-là ces Peuples du Soleil, dont le nom seul est une honte éternelle pour celui qui les massacra, sous prétexte de leur faire adopter un culte désavoué par l'humanité dont il versoit le sang. On ne répétera jamais trop de semblables vérités ; mais elles sont malheureusement, de nos jours, affoiblies par de plus horribles encore.

Le véritable esprit de la Religion est bien loin d'approuver le prétexte affreux dont on se servit pour le calomnier, et dévaster des contrées immenses, au nom

d'un Dieu qu'elles ne connoissoient pas, comme on a ravagé depuis une terre qui s'est dépouillée de toute moralité, en s'affranchissant de toute espèce de préjugés, au nom de la Liberté, fanatisme nouveau, qui commit plus de crimes en six années que tous les préjugés et l'esclavage de vingt siècles n'en ont produit.

Pag. 7, *vers* 5.

Tes blonds cheveux en sont plus beaux, etc.

O toi ! ma seule aimée, ma seule Amie ! si l'on croit que c'est toi que j'ai voulu peindre, l'on se trompera sans doute ; car tes cheveux étoient du plus noir ébène, comme les deux arcs dont tes beaux yeux étoient couronnés. Mais qu'importent les traits variables de la Beauté, qu'on peut confondre dans ton image avec tout ce qui est beau ? Il n'en sera pas de même quand je peindrai les vertus de ton cœur : c'est dans ce portrait seul que tu ne peux ressembler qu'à toi-même.

Non la conob' il mondo ;
Ma io ben' la conobi..... Petrarc.

Pag. 7, *vers* 17.

Je veux que si je la réveille, etc.

Les Auteurs qui ont le mieux écrit sur l'éducation physique et morale des enfans (et les femmes sont un peu comme les enfans), ont recommandé comme un point important, celui de ne les réveiller que par des sons doux et amis de leurs tendres organes ; jamais ce qui s'appelle en sursaut. Tel fut élevé Montaigne ; l'auteur de sa vie dit que son père ne le faisoit jamais réveiller qu'au son des instrumens. On ne sauroit croire combien le réveil influe sur le moral et le physique de notre machine, et combien on peut déterminer d'effets de caractère à cet instant, pour juger de la personne qu'on aime. Ovide a dit, en parlant de Corine, au moment de son réveil, pour peindre cette décence négligée qui tient lieu de pudeur à la Volupté :

Sæpè etiam, nondùm digestis manè capillis,
Purpureo jacuit semi-supina thoro ;
Tùmque fuit neglecta decens.....

Souvent, lorsqu'un matin, un désordre enchanteur
De ses cheveux épars disposoit en vainqueur,

Sans toilette, sans art, à-demi réveillée,
Au trône des plaisirs, sur un coude appuyée,
Négligée et décente, en ce tendre abandon,
Elle m'offroit encor la Pudeur sur son front.

Pag. 9, *vers* 12.

Et cette rose encor va servir d'agrément
A Glicère pour sa coiffure : etc.

Si la joie de surprendre la Nature et sa Maîtresse à leur réveil, avoit pu me faire oublier ces vers charmans d'un Poëte dont notre siècle s'honore à plus d'un titre ; qui joint le précepte à l'exécution dans une Epître digne du *Goût* qui en fait le sujet, je ne le citerois pas dans les vers suivans :

N'imitez point ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un Poëte impuissant,
Qui, destructeur des Jardins de Cithère,
Ne peut sans rose habiller sa Glicère.

Pour moi qui savois bien ces vers par cœur, sans être, dans tous les sens, du nombre des Poëtes dont il parle, je suis de ces Amans qui n'aiment à parer leur Maîtresse que des ornemens de la Nature. J'opposerois à l'autorité que je viens de

citer, ces vers du fameux Aristarque du Parnasse, que tout le monde sait aussi par cœur :

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de fête : etc.

Pag. 9, *vers* 20.

Une robe simple et légère, etc.

Nous n'avons point de mot, je crois, pour rendre exactement celui de *Gonna* des Italiens, employé avec tant de grace dans l'Arioste, en peignant le déshabillé d'*Alcine* : c'est celui-là que j'avois dans l'idée, quand je me suis servi de celui de robe, beaucoup moins poëtique.

Pag. 11, *vers* 9.

Vénus, si j'eusse été Pâris,
De moi n'auroit point eu le prix,
Avec l'impur nom d'Aphrodite : etc.

On sait qu'Aphrodite vient du mot grec *Aphros*, qui signifie l'écume. L'allégorie, pour être juste comme toutes celles des Grecs, n'en présente pas moins une idée révoltante pour cette vertu dont on parle. Il est vrai que la propreté qui dégénère en affectation, tient le milieu entre la

pruderie et la coquetterie : je n'aimerois ni l'une ni l'autre ; cependant, si j'avois à choisir de l'un de ces extrêmes, je pencherois encore plus pour le dernier ; mais, en les condamnant tous deux, je dirois à Glicère que l'image de l'ordre présente en même tems celle de la vertu, qui n'est autre chose que le *beau* moral qui tient à l'ordre en général ; et que de toutes les négligences la plus impardonnable est celle qu'on porte avec soi, et qui se manifeste extérieurement : et puis, ajouterois-je, ne sais-tu pas que tu dois un peu compte à ton Amant de tout ce qui a droit de lui plaire ; et qu'en négliger le soin, c'est le négliger lui-même ? Sois donc un peu coquette, puisque c'est le terme impropre qu'on attache au désir de plaire. Je remarquerois en même tems avec elle, que la propreté entretient la fraîcheur et la jeunesse dans l'âge avancé, et que les vieillards mêmes qui ont cette propreté, trompent les ans et ceux qui les supputent, par cet air de fraîcheur qu'elle leur fait respirer.

Pag. 12, *vers* 9.

Voulons-nous toujours être Amans? etc.

Chaulieu a dit :

Dès qu'on sent mourir sa tendresse ;
Qu'on bâille auprès de sa Maîtrese,
Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le paroître ?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être : etc.

Pag. 12, *vers* 16.

Nous avançons vers un côteau,
Dont la chaîne étendue entoure le hameau : etc.

J'aime au matin à m'égarer sur le sommet d'une montagne ou d'une verte colline, pour y respirer l'air plus subtil et plus frais du matin : cela nettoie le cerveau, comme on voit les vapeurs de la terre se dissiper devant le jour, à mesure qu'il augmente. C'est sur le sommet des montagnes que les Anciens alloient adorer la Divinité ; c'est sur le Mont Sinaï que Moïse commerce avec elle, et c'est sur le Tabor qu'elle va se transfigurer.

Pag. 13, *vers* 11.

Qu'il me tarde à l'instant d'aller franchir les monts !

C'est dans nos provinces méridionales ; c'est vers ces lieux où l'Astre de la lumière lance tous ses rayons moins obliquement, que les ames sont, pour ainsi dire, plus électriques et plus susceptibles de toutes les passions. Sans parler en effet de ce séjour encore empreint des traces de Pétrarque, voyez seulement à Lyon, comme les sensations sont déjà plus vives, ordonnées par rapport à un climat plus chaud ! C'est là que Faldoni consacre avec sa Maîtresse l'Amour qui les unit pour jamais par une mort volontaire. Non que je prétende honorer ici le suicide qui leur ouvrit la tombe où leurs mânes s'embrassent ; mais il s'agit d'une passion active et dévorante dont nous nous étonnons à cent lieues de distance du théâtre où elle s'est signalée, de nos jours, par cette fameuse catastrophe.

Roucher, l'Auteur des Mois, en a fait le sujet d'un Poëme, auquel il alloit met-

tre la dernière main, lorsque sa malheureuse destinée le ravit aux Lettres et à la France, qui ne pleurera jamais assez tant de pertes irréparables, de victimes immolées parmi les vertus, les talens, l'innocence et la beauté.

Franchissons les Alpes, nous aurons une tout autre idée de cette passion dont les effets heureux ou funestes tiennent peut-être aux mêmes causes, et dont l'explosion ne nous est presque plus connue; qu'on traite de romanesque, mais que les cœurs vraiment sensibles savent bien absoudre de ce préjugé frivole. *Voy.* Grosley, Observations sur l'Italie, à l'article Turin (tome premier, depuis la page 81 jusqu'à 84).

Pag. 13, *vers* 17.

Et nous nous entendons
Avec le charme du silence: etc.

Il est vrai de dire que « la voix est au » cœur ce que les échos sont dans la Na- » ture; elle rend à moitié et foiblement » le langage des yeux ». Voyez comme Richardson, l'admirable Richardson, sait

faire valoir et employer ce langage; et après lui, J J. Rousseau, qui étoit si plein de son Richardson, quand il fit le tableau de ce déjeûner de Saint-Preux avec Madame de Volmar.

Pag. 14, *vers* 11.

Ces talens empruntés et jamais séducteurs : etc.

J'en demande pardon aux beaux esprits de ce Sexe adorable; mais il ne l'est plus tant à mes yeux, lorsqu'il oublie ses droits pour abuser si mal-adroitement de ce dont nous abusons. O femmes ! soyez sensibles; voilà votre plus beau droit après celui de nous rendre tels ! ou bien donc, soyez savantes.... La célèbre Dacier ne fut point bel-esprit; mais qu'elle honore votre Sexe ! Duchâtelet ! tu fus sensible et savante; et Voltaire te rendit immortelle sous le nom d'*Emilie*. Cependant, la première de votre Sexe, ô femmes ! ne le disputez pas, à mon gré, ce fut Héloïse. Qu'on se rappelle ce vers de Sophocle, que cette même Madame Dacier mit avec son

nom sur l'*Album* d'un Seigneur allemand, qui l'avoit priée de s'y inscrire :

» Le silence est l'ornement d'une femme ».

Pag. 14, *vers* 14.

Ce qu'elle sait pourtant mérite qu'on l'honore....
Son esprit juste a conçu les rapports : etc.

J'ai toujours remarqué que la justesse de l'esprit tenoit à celle du sentiment; comme le goût est une espèce de tact qui tient plus ou moins à la délicatesse de nos organes. Un sentiment faux ne raisonne jamais juste. *Justesse* dans l'esprit, et *justice* dans le cœur, se rencontrent toujours. Mais quel est ce degré précis au-delà duquel on n'est qu'un énergumène, et au-dessous duquel on ne sent rien ? Cette question nous mèneroit trop loin, en nous jetant dans la Métaphysique. Venons aux Etudes qui pourroient convenir aux femmes, et ajouter les agrémens de l'esprit aux graces naturelles dont elles sont parées. Montaigne, qui écrivoit il y a près de deux siècles pour les phi-

losophes du nôtre, puisque tout ce qu'ils ont dit de meilleur lui appartient; Montaigne a, ce me semble, aussi le mieux parlé des Etudes qui conviennent aux femmes; et je crois que l'on me saura gré de rapporter ce passage de ses Essais. Après avoir dit que la Poësie et l'Histoire peuvent être propres aux femmes, il ajoute : « En la Philosophie, de la part » qui sert à la vie, elles prendront les » discours qui les dressent à juger de nos » humeurs et conditions, à se défendre de » nos trahisons; à régler la témérité de leurs » propres désirs; à ménager leur liberté, à allonger les plaisirs de la vie, » et à porter humainement l'inconstance » d'un serviteur (Amant) la rudesse d'un » mari, et l'importunité des ans et des » rides : etc.

» Que faut-il aux femmes, que vivre » aimées et honorées ? Le monde n'a rien » de plus beau; c'est à elles d'honorer les » Arts et de farder le fard..... Il suffit » qu'elles peuvent, sans nous, ranger la » grace de leurs yeux à la gaieté, à la

» sévérité et à la douceur ; assaisonner un » *Nenni* (1) de rudesse, de doute et de » faveur : avec cette science, elles com- » mandent à la baguette, et régentent les » les régens de l'école ».

Pag. 15, *vers* 14.

De ce côteau : etc.

Le célèbre *Varron*, dont il ne nous est resté malheureusement qu'un seul Ouvrage qu'il composa dans une extrême vieillesse ; ce savant presque universel, au rapport de l'Antiquité, avoit sa maison de campagne au pied d'une montagne ; et la position la plus avantageuse qu'il désigne dans son Traité d'Agriculture, est précisément celle de sa maison, voisine de Cassino.

Optimus est ager qui, sub radice montis situs, spectat ad meridiem :

« Le champ le mieux situé est celui qui

(1) C'est cette même expression du *doux Nenni* qui se retrouve si joliment employée dans Marot.

» se trouve assis à la racine d'une monta-
» gne, et regarde le Midi ».

Pag. 16, *vers* 14.

Que fatigués tous deux sous le poids du loisir,
Pour nous en délivrer, nous perdions le plaisir : etc.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison. (*Voy.* la Nouv. Héloïse).

Glicère et son Amant vont se séparer l'un de l'autre, pour éviter les piéges de l'Amour, et se dérober aux molles douceurs de la Volupté : ils s'en reverront plus dignes l'un de l'autre ; et la victoire ainsi partagée leur prépare un double triomphe.

CHANT SECOND.

Rapport entre ces deux passions, l'Amour et l'Etude ; Coup-d'œil rapide sur les Grands Hommes, sur l'Histoire, etc. ; Portrait de Montesquieu ; Connoissance de l'ordre des Cieux, pour avoir une idée juste de l'Harmonie ; But des Voyages, et de leur lecture ; D'où vient l'Allégorie ; Eloge de la Poësie.

Pag. 19, *vers* 4.

ALIMENT nécessaire, ô charme de l'Etude ! etc.

« Sans les Lettres (dit quelque part le docteur Young, *Compos. originale*), l'in-» dolente oisiveté se glisseroit bientôt dans » nos bocages, et la débauche hideuse vien-» droit après elle profaner nos charmilles

» innocentes ; dès-lors, adieu toutes les » douceurs de notre solitude champêtre; » car, pour se plaire au milieu des champs, » il faut un cœur pur comme l'air qu'on » y respire. *On ne peut à-la-fois sen-* » *tir le remords, et goûter la Nature.* Le » crime dépouille la rose de son odeur, » flétrit l'éclat des lys; le crime fait de » l'Eden même, un champ défleuri, triste » et sauvage ».

Pag. 19, *vers* 5.

Nourris toujours mon cœur par ta douce habitude ;
Ce cœur seroit trop tôt épuisé par l'Amour : etc.

Rien n'énerve l'ame, les sens, comme la passion de l'amour, quand on la satisfait, en s'y livrant; rien ne leur donne plus de ressort et d'activité que ce qu'on lui refuse. La volupté, compagne lâche et traîtresse de l'oisiveté, est la plus cruelle ennemie de l'homme après celle-ci, parce qu'elle le flatte le plus. Où sera le *Mornay*, l'ami puissant et vrai, qui viendra pour arracher son ami aux charmes de l'enchantement, dans les bras de Ga-

brielle, et sous les berceaux fleuris d'Amathonte?

Pag. 19, *vers* 11.

L'Amour dont on craint tant le poison corrupteur;
Vertu qu'on peignit trop sous de faux caractères: etc.

Voici ce qu'on lit dans la vie du Maréchal de Boucicaut, écrite en ce vieux langage de nos preux Chevaliers, si énergique, si plein de choses et de sens pour ceux qui peuvent s'y faire et en goûter la lecture. C'est au chapitre intitulé : « *Cy* » *parle d'Amour, en démontrant par* » *quelle manière les bons doivent aimer* » *pour devenir vaillans.* O noble chose » est que l'Amour qui bien en sait user! » quoique à tort aucuns le blâment.... » Mais sais-tu la cause pourquoi, toi qui » veux aimer, trouves en Amour tant » d'amertumes et de maux? c'est que tu » ne mets mie ton cœur en la vie amou- » reuse pour cause de mieux en valoir, » ne pour vertu: mais seulement pour » la délectation que ton corps en a, ou » espère en avoir; et pour ce que telle

» folle plaisance et délectation est chose » qui durer ne peut ; toute chose qui y » est fondée, ne peut être sûre..... mais » ce qui est fondé sur vertu est très-du- » rable, et en vient bien et joie ». L'Auteur conclut ce chapitre, en disant de ceux qui tombent dans l'abus qu'il blâme : « Si est à leur coulpe le mal qu'ils en ont, » et non mie à l'Amour ». Et le chapitre suivant prouve celui-ci, car il est intitulé : « *Cy dit comme Amour et désir* » *d'être aimé crut en Boucicaut, cou-* » *rage et volonté d'être vaillant et che-* » *valeureux* ».

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit de l'union de l'Amour et de la Chevalerie (1) ; et cette citation suffit, autant pour le prouver, que pour faire voir dans ce style naïf et plein de vérité, combien le moral en Amour peut servir ; quoiqu'ait dit un célèbre Ecrivain, qu'il n'y en a que le physique de bon. Je ne connois pas de plus puissant mobile, ni

(1) Essai sur la Poësie érotique.

d'émulation plus active que cette passion bien dirigée. Eh ! qui ne lui devroit pas au monde quelque reconnoissance, quand la Nature lui en témoigne tant ? On sait que nous lui devons la plupart des Grands Hommes, comme la plupart des grandes actions ; mais, puisqu'il vaut mieux encore citer des exemples que multiplier les réflexions d'après soi-même, voici ce que Grosley nous raconte du fameux Carles Maratte. « Il allioit, dit-il, à des talens supérieurs » pour son Art (la Peinture), des talens » également marqués pour la Poësie et la » Musique : leur développement fut l'ou- » vrage de l'Amour. Epris dès ses plus » tendres années, de la beauté d'une jeune » Romaine dont les biens et la condition » lui laissoient peu d'espérance, Carles » avoit entrepris de se faire, par son pin- » ceau, un état qui pût autoriser ses pré- » tentions; mais l'Amour anticipa sur l'exé- » cution de ce projet, en unissant les » deux Amans par un mariage clandestin. » La famille à laquelle le jeune Artiste » avoit osé s'allier, le poursuivit comme

» séducteur, et fit casser le mariage. Cette » séparation, qui intéressoit autant l'honneur que l'Amour, fut pour Carles un » double aiguillon qui l'anima à suivre le » projet sur lequel il avoit fondé ses premières espérances. Des travaux continus » lui en assurèrent la réussite, en le conduisant au premier rang de l'Ecole romaine, et à la considération alors attachée à ce rang. Avec un nom connu, » il se présenta à la famille de son Epouse, » lui demanda la réunion de ce qu'elle » avoit séparé. Sa demande, appuyée par » tout ce que Rome avoit de plus grand, » fut agréée; un second jugement cassa le » premier, les deux Epoux furent rendus » l'un à l'autre.

» Au milieu de sa persécution, Carles » chantoit ses douleurs et ses regrets; depuis qu'elle eut cessé, il chantoit son » bonheur dans des vers charmans qu'il » mettoit en musique. Les Anciens et » les Modernes les plus distingués en » ce genre n'ont rien fait de plus vif, » de plus tendre, de plus honnête: etc.

» Carles Maratte s'étoit d'abord borné à » peindre des Vierges : malgré la varié- » té de l'expression et des airs de tête, » elles ont toutes un air de famille : *Fa-* » *cies non omnibus una, nec diversa* » *tamen.* L'image de son Epouse, toujours » présente à son esprit, étoit l'archétype » d'après lequel il travailloit ».

Cette histoire vaut bien celle de la Brouette du Vinaigrier.

Pag. 20, *vers* 15.

Oui, je me livre à vous : etc.

C'est à ce propos que Voltaire a si bien dit dans son Temple du Goût :

Beaux Arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Pag. 20, *vers* 17.

Multipliez ma vie, agrandissez mon ame : etc.

« On juge du plaisir, comme de la » douleur, par son intensité, et du bon- » heur par sa durée. Un instant du plaisir » le plus vif peut être mis en parallèle » avec plusieurs années de bonheur. La » première fois qu'Ovide a joui de Corine, » il vécut peut-être cent ans dans cette

» comparaison ». Il y a bien peu d'êtres susceptibles de cette intensité dont nous parlons ; il y en a, sans doute, qui, au bout de 80 ans de vie, n'auront pas vécu un jour, tandis qu'un être éminemment sensible a vécu mille ans en un quart d'heure, par l'intensité du plaisir ou de la douleur. S'il y a un petit animal, comme on le dit, qui ne vive qu'un instant, et qui meure en donnant la vie à son semblable, celui-là vit plus en cet instant que d'autres en un siècle, par la jouissance qui lui donne la mort. J'applique ce principe, avec plus de vérité encore, aux jouissances morales de l'esprit et du cœur.

Pag. 21, *vers* 10.

O toi qui créas tout : etc.

Il ne faut pas entendre par-là ce que je n'ai pas voulu dire : oui, Homère créa tout dans un sens. *Ce paysage*, dit ingénieusement Chamfort (Eloge de Molière), *sur lequel vous avez promené vos yeux, le peintre qui le considéroit avec vous, le retrace sur la toile, et vous ne l'avez vu que dans ce moment.* C'est de cette manière qu'Homère semble créer la Na-

ture, en la présentant à nos yeux telle qu'elle n'avoit pas encore été vue.

Pag. 21, *vers* 19.

Tu vis naître en ton sein Shak'spear et Newton : etc.

Shak'spear : la dernière syllabe est une diphtongue que les Anglois prononcent en *ir ;* il faut dire comme eux *Shekespir.*

Pag. 24, *vers* 8.

Savoir si l'homme en tous lieux est le même ? etc.

On seroit peut-être surpris que dans le nombre des Etudes qui trouvent presque toutes ici leur place, le Poëte eût négligé la première Etude, celle de l'homme, comme a dit Pope :

The proper Study of man is the man :
L'Etude propre à l'homme est celle de l'homme.

Mais un tel amant est psycologue-pratique; il a trop de sentiment pour qu'on en doute.

Pag. 24, *vers* 20.

Quel est cet être court sous cette énorme tête ? etc.

« Les Lapons (dit Regnard), sont faits » tout autrement que les autres hommes ; » la hauteur des plus grands n'excède pas » trois coudées, et je ne vois point de

» figure plus propre à faire rire. Ils ont » la tête grosse, le visage large et plat, » le nez écrasé, les yeux petits, la bouche » large et une barbe épaisse qui leur pend » sur l'estomac. Tous leurs membres sont » proportionnés à la grandeur du corps : » les jambes sont déliées, les bras longs, » toute cette petite machine semble remuer » par ressort. Ils couvrent leur tête d'un » bonnet qui est ordinairement fait de la » peau d'un oiseau gros comme un ca- » nard; ils le tournent de manière que » la tête de l'oiseau excède un peu le » front, et que les ailes leur tombent sur » les oreilles. Après le repas, quand les » étrangers qu'ils reçoivent sont de con- » sidération, et qu'ils veulent faire chère » entière, ils font venir leurs femmes et » leurs filles, et tiennent à grand honneur » que vous agissiez avec elles comme ils » feroient eux-mêmes. Pour les femmes » et les filles, elles ne font aucune diffi- » culté de vous accorder tout ce que » vous pouvez souhaiter, et croient que » vous leur faites autant d'honneur qu'à leur » mari ou à leur père ».

Il faut voir comment le Poëte Regnard, toujours comique, raconte plaisamment tous ces détails dans ses Voyages de la Laponie.

Pag. 25, *vers* 14.

L'homme est par-tout despote, et par-tout asservi.

Il est peut-être consolant et affligeant pour l'espèce humaine que cette vérité se rencontre par-tout ; elle pourroit du moins nous faire supporter moins impatiemment le contraste frappant qui s'offre continuellement à nos regards ; car, sans parler ici des conventions sociales qui ont élevé les Souverains, dont le pouvoir tend presque par-tout à en abuser, pour faire d'un dépôt confié l'instrument de la tyrannie, il est singulier, en considérant l'homme moral, de lui trouver à-la-fois l'amour inné de sa propre liberté, et un penchant presque aussi naturel pour dominer les autres. Cela viendroit-il d'un fonds de méchanceté qui nous est propre, puisqu'on ne voit point dans les animaux pareil instinct d'asservir son semblable, et qu'enfin il n'y a parmi eux ni maître ni

esclave? La liberté est le bien le plus précieux; elle est aussi celui que nous aimons le plus à conserver pour nous-mêmes, et à ravir aux autres. Il semble que l'amour-propre, et toutes ces petites passions internes et personnelles, rangent tout ce qui nous environne au-dessous de nous, pour nous élever au-dessus. Mettez deux hommes absolument de taille égale à côté l'un de l'autre, ils se croiront tous deux plus grands l'un que l'autre; c'est la règle.

CHANT TROISIÈME.

Glicère et son Amant se rejoignent dans la Forêt ; Court Episode où Glicère raconte l'histoire d'une action bienfaisante qu'elle a faite durant son absence ; Description d'une Grotte et d'un Repas champêtre ; Effets du Physique sur le Moral, et de la Musique sur l'Ame : etc.

Pag. 31, *vers* 1.

CALME heureux : etc.

Il est arrivé plus d'une fois, sans doute, à l'homme épris de la passion de l'Amour, de regretter, dans le vide de la satiété des sens, les momens les plus chers de sa vie, et de penser à rompre une chaîne qui, malgré tant de fleurs dont l'Amour sait la couvrir, en est toujours une, puisque nous tendons sans cesse vers la li-

berté, première essence de l'homme ; et, quand nous croyons l'avoir perdue, une inquiétude secrète nous avertit que nous ne jouissons pour ainsi dire plus de nous-mêmes ; dès que nous en avons engagé une partie. L'inconstance, suite ordinaire de cette liberté si naturelle à l'homme, succède à ce désir inquiet de la poursuivre ; ainsi, après avoir formé, brisé, repris mille et mille chaînes, on devient ce qui s'appelle *Libertin* (et l'étymologie du mot en explique assez l'origine et le caractère). C'est alors, qu'à force de chercher de nouveaux liens, on n'en contracte réellement plus aucun : voilà pourquoi l'on s'éloigne de plus en plus du mariage, à mesure qu'on avance en âge avec ce goût. Quand une première passion ne nous engage pas dans cet état, il est rare qu'on veuille s'y résoudre, sans les puissans motifs de l'intérêt qui en décident tous les jours ; si l'on ne veut risquer d'être malheureux.

Pag. 32, *vers* 12.

Mets ta main sur mon sein qui pour toi se découvre

Les Rigoristes blâmeront cette image ; mais ce ne sont point eux, encore moins les Prudes, qui me feront croire à la vertu. La jeune Bergère qui entr'ouvre sa collerette pour y recevoir le bouquet que son Amant va placer lui-même, ne fait aucun mal, parcequ'elle n'en soupçonne point. C'est ici qu'on peut appliquer cette vérité : l'*ignorance* et l'*inscience sont la plus sure garde de la Vertu.* Si la Bergère rougissoit, tout seroit perdu, comme si elle ne rougissoit point, sachant qu'elle le doit. Il y a malheureusement une fausse Pudeur comme une fausse Modestie, qui ont remplacé les vraies. On a dit plus d'une fois qu'à mesure que les oreilles deviennent plus chastes, les mœurs, en raison inverse, deviennent plus licencieuses. Pour s'en persuader, il suffit de lire Molière et notre vieux théâtre, et ces nouvelles qui amusoient tant autrefois la Cour et la Ville, quand Louis XI s'amusoit lui-même à en composer dans sa retraite, pour l'aider à supporter la disgrace de son père, comme on vit de-

puis une Reine de Navarre exceller dans ce genre.

Qu'une femme, dans l'âge où la vivacité tient à l'innocence, à cette franchise aimable et ingénue qui porte avec soi la sauve-garde de la Vertu, sans sa misérable livrée; que cette femme, dans un moment d'émotion, de surprise ou de joie, prenne la main d'un homme et la mette sur son cœur, pour lui en faire toucher les palpitations, on va s'écrier: *Où est la décence?*. . . . Pourquoi se récrier? Moi, je dirois: *Où est le mal?* Heureux le mortel favorisé du hasard, à qui pareille aventure, sans conséquence, aura fait sentir les ondulations d'un jeune sein palpitant! mais malheur à la femme éhontée qui rougira, si l'aventure lui arrive! C'est alors que le mal existe; c'est alors qu'elle mérite le blâme, puisqu'elle s'expose à rougir. Plus malheureuse encore, celle qui devroit rougir, et ne rougit pas, si elle sait qu'elle le doit! mais il n'est pas ici question de celle-là. L'innocence naïve et simple admet seule la li-

berté dont je parle, et presqu'aussi sainte que cette innocence même. Jeunes Filles de Sparte, à qui, dit-on, les lois d'un Législateur (qui n'a probablement n'a jamais existé) assuroient cette innocence, en vous ôtant la Pudeur; que diriez-vous, en nous voyant assurer l'empire de la Pudeur au défaut de la Vertu même? Je crois vous voir; je crois assister à ces spectacles enchanteurs à-la-fois et sévères, au milieu d'un appareil qui nous semble bien éloigné de son effet; quand, dans un cirque assemblé, couronné de jeunes Garçons, dans vos Fêtes publiques, vous paroissiez sans autre voile que de n'en point avoir; avec la beauté, l'innocence et les graces qui l'accompagnent, pour parure. O Vertu! ne serois-tu donc qu'un vain nom parmi les hommes? puisqu'en te prononçant, on ne sauroit se faire de toi une idée universelle, comme de l'Etre suprême dont tu es émanée: ou bien seroit-ce qu'en variant ton culte, comme le sien, de tant de diverses manières, ils t'auroient aussi tellement défigurée, qu'ils seroient

parvenus à te rendre méconnoissable ? Pourquoi seroit-ce un crime aujourd'hui de te représenter un peu nue, comme la Vérité, dont les traits ont tant de rapport avec les tiens, telle que la Vénus pudique qui n'a pas besoin d'être voilée pour paroître décente ?

Pag. 32, *vers* 16.

Ah ! que je recueille à mon tour,
Que je recueille sur toi-même !.... etc.

Même objection se présente ; même réponse. Si j'ai tort, il est inutile de m'en défendre ; sinon, au contraire, encore plus inutile. On conviendra, au surplus, que si nous sommes faits pour aimer, c'est nous-mêmes que nous aimons en tout ; c'est ce *moi* de la statue de Pygmalion auquel se rapportent tous nos sentimens, toutes nos sensations ; c'est ce *moi*-là que l'homme aime dans sa Maîtresse ; c'est ce *moi*-là qu'elle aime, qu'elle cherche et retrouve aussi dans son Amant.

Pag. 36, *vers* 1.

Sois la compagne de ma vie ;
Oh ! sois-en la moitié : etc.

Il en est du mariage comme du Bonheur ; il n'en faut point raisonner d'après autrui, mais d'après soi-même. Les différens états de la vie modifient presque toutes nos actions par des jugemens différens : l'un abhorre ce que l'autre embrasse avec ardeur. D'où vient cette diversité, si ce n'est de notre manière de voir et de sentir, par rapport à la situation habituelle où nous nous trouvons ? Ne jugeons point du Mariage ni des Femmes par leur satyre. Sans doute, deux Sexes destinés à se rejoindre par l'attrait le plus invincible du plaisir, ne sont pas faits pour se fuir ; c'est même de leur union, de leur fréquentation habituelle, que résulte principalement ce qu'on appelle *Mœurs*. Les Anciens en ont eu de différentes qui tiennent beaucoup au climat. Presque tous les Orientaux ont adopté trop de confusion dans l'objet que nous considérons ici : la plupart admettant la Polygamie, ont favorisé des usages plus révoltans : les Perses épousoient leurs sœurs, comme font les Guèbres, leurs des-

Universit
BIBLIOTHECA

cendans ; et les livres saints en ont consacré la mémoire dans le récit de l'origine du Monde. Le mariage de la mère et du fils, du père et de la fille, fut également permis dans certaines contrées ; mais il y a tout lieu de croire que, par ce mot *Mariage*, on n'entendoit généralement que la promiscuité des deux Sexes, chez tous ces Peuples. Une Religion plus épurée, faite pour des climats tempérés, fixa des bornes à cette union des deux Sexes, au-delà desquelles elle est illicite: telles sont nos mœurs actuelles; mais c'est principalement sur ce chapitre que la tolérance s'est exercée de tout tems parmi nous. Au milieu de cette libre extension des droits de l'homme, les abus sont fréquens; et les hommes riches et puissans pour qui sont faits principalement les abus, n'y voient que de l'éclat sans honte (1).

(1) On a cru y remédier par le divorce ; on aura peut-être remédié à un abus par un plus grand. (Voyez, à ce sujet, l'Ouvrage posthume de Madame Necker ; écrit vraiment cé-

Il seroit, sans doute, à souhaiter qu'on fixât des limites plus sures aux lois de l'*honnête* et de ce qui ne l'est pas ; mais quoique les vrais principes se perdent, il n'est pas moins important d'y ramener ; et c'est encore à la Nature qu'il faut revenir pour cela. Quoi de plus consolant pour l'homme isolé dans ce tourbillon du monde, que d'avoir une compagne assidue de ses peines comme de ses plaisirs ; qui partage ses biens et ses maux, complice et témoin de ses foiblesses; qui lui aide à supporter le fardeau de la vie, en lui offrant des gages qui l'y font renaître ? Veut-on se faire une idée vraie des charmes de cette union conjugale, et de la pureté qu'elle respire ? qu'on suive Andromaque chez Homère, dans cet attachement qui survit à son cher Hector, et que Racine devoit rendre si touchant : qu'on juge si des intérêts passagèrement communs peuvent faire naître ces mutuels

---

leste, pour me servir de l'expression d'un de nos meilleurs journalistes).

égards, ces sentimens d'estime et d'amitié que l'Amour a fait naître une fois, et qui lui suppléent mille autres fois plus délicieusement.

Pag. 37, *vers* 10.

Glicère, souviens-toi d'avoir vu ton Amant,
Ivre d'Amour, n'oser rien entreprendre
Dont la Pudeur n'eût été le garant : etc.

On prétend que l'Amour manque à la félicité des Américains; qu'ils ont le sixième sens plus foible que les Européens. On l'explique assez justement, en ajoutant que cela tient plus au moral qu'au physique; et la raison qu'on en donne, c'est l'exemple des siècles où le luxe favorise l'incontinence. Est-ce alors qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes? « A » Rome, à Sparte, au tems de notre Chevalerie même, en France, le règne de » l'amour moral prolongeoit le pouvoir de » l'amour physique : etc. Aimer n'étoit » pas un art; c'étoit une passion engendrée » par l'innocence même : elle se nourrissoit » par des sacrifices, au lieu de s'éteindre » dans les voluptés ».

Pag. 39, *vers* 17.

Le bon Plutarque ainsi nous montroit la Nature.

Le morceau de Plutarque que je veux rappeler se trouve consigné tout entier à la fin du premier volume d'*Emile;* j'invite les Lecteurs à y recourir. Le philosophe de Genève s'est plu à le traduire avec toute l'énergie de son style.

Pag. 42, *vers* 11.

. . . . . Ah ! s'il faut un Ami,
Qu'entre les bras d'une Epouse adorée : etc.

L'illustre Auteur de la fameuse Idille intitulée : *La manière de prendre les Oiseaux*, si justement regretté de la République des Lettres, auxquelles il fut enlevé dès la fleur de ses ans ; feu M. le Comte de Plélo, notre ambassadeur alors en Dannemarck, nous a laissé dans une Epître charmante au Chevalier de la Vieuville, ce portrait d'un modèle de deux Epoux, où, sans doute, il s'est peint avec toute la délicatesse et la sensibilité de son ame, lorsqu'auprès d'une moitié si digne

de lui-même, il habitoit la zone septentrionale.

C'est dans ces champêtres asiles
Qu'ont vécu pendant quelque tems
Deux Epoux heureux et tranquilles,
Moins Epoux, il est vrai, qu'Amans.
C'est là que, sous un Ciel barbare,
Embelli seulement pour eux,
Ils goûtoient le bonheur si rare
D'être aimés autant qu'amoureux.
Là, dans une paix sans pareille,
Leur cœur, toujours pur et serein,
N'avoit ni remords sur la veille,
Ni soucis pour le lendemain.
. . . . . .
Là, faisant leur plus douce affaire
De bénir leurs heureux liens :
Tout, jusqu'au bord de l'onde amère,
Y ramenoit leurs entretiens :
Calme, ils y rencontroient l'image
Des charmans et paisibles jours
Que leur donnoit, sur ce rivage,
Le plus fortuné des Amours :
Une tempête épouvantable
Troubloit-elle soudain les eaux,
Hélas ! disoient-ils aussitost,
Ce n'est là rien de comparable

A ce qu'éprouveroient nos cœurs,
S'ils se faisoient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
Sur leurs mutuelles ardeurs.

CHANT QUATRIÈME.

Invocation à Vénus dont l'Etoile préside à la Nuit; Accidens de lumière où les couleurs se font mieux saisir dans leur dégradation, à l'aspect du grand tableau de la Nature animée ; Le Poëte ici comparé au Peintre ; Description d'une Soirée champêtre ; Promenade et Pêche sur l'eau ; Fin de l'Episode mis en action pour le dénouement du Poëme.

Pag. 45, *vers* 1.

DESCENDS de la voûte éthérée,
Descends, brillante Cithérée : etc.

La mythologie n'offre point de fictions auxquelles l'on aime tant à revenir, que celles où elle nous représente la Divinité qui crée, entretient et régénère tous les êtres sans autres moyens que le plaisir et ses at-

traits. Auteurs de ces fictions enchanteresses, les Poëtes les ont consacrées : au nom seul de Vénus, l'imagination se la peint d'après eux ; la beauté, les graces la composent ; l'Amour et le plaisir l'accompagnent ; c'est avec ce brillant cortège, qu'assise au trône de la Nature, elle règne sur tout ce qui respire, et que les mortels l'ont adorée. Tantôt c'est la Volupté même personnifiée, comme dans Lucrèce :

O Volupté ! mère de la Nature !
Belle Vénus ! seule Divinité
Que, dans la Grèce, invoquoit Epicure : etc.

Tantôt le coloris de l'Albane anime une toile insensible de tous les charmes de la Déesse, quand les Amours qui tiennent le pinceau, la font respirer à nos yeux goûtant les plaisirs qu'elle donne, ou regrettant, dans le désespoir de sa douleur, l'Amant infortuné qui n'est plus pour les partager :

Quand des Cieux descendue en ces réduits champêtres,
Vénus cherche Adonis à l'ombre de ces hêtres ; etc.

Là, s'élève son triomphe, lorsque sor-

tant du sein des eaux, elle apparoît pour la première fois à l'Univers. L'écharpe éclatante d'Iris qui se déploie au gré des Zéphirs, sur son char de perles et de nacre, tributs de l'élément paisible qui le fait flotter sur les ondes : les Tritons et les Néréides le balancent au milieu des vagues qu'ils excitent par des danses légères au son de leurs conques marines, répété dans les airs au loin parfumés.

Ici, l'espoir d'un succès certain la conduit sur le Mont Ida, pour disputer le prix de la beauté à deux jalouses Déesses ; elle y descend de son char attelé de colombes caressantes, pour s'offrir aux regards de l'heureux mortel qui va les juger : l'Amour apporte sa ceinture, et le berger Pâris lui a déjà donné la pomme destinée pour le prix..... Profanes ! c'est Homère, un demi-Dieu, qui vous présente cette ceinture,

Où, tissus avec art, sont les enchantemens,
Les désirs de l'Amour, les soupirs des Amans,
L'art de persuader, ce langage si tendre,
Dont les plus sages même ont peine à se défendre.

(Trad. de Rochefort).

Ce tissu, le simbole et la cause, à-la-fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses lois;
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche;
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux, plus forts que les raisons;
Inspire, pour charmer, ces tendres stratagêmes;
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes;
Et la Nature, enfin, y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.

(*Trad. de la Mothe*).

Pag. 46, *vers* 15.

Je saisissois alors les élémens divers
Dont les couleurs sont composées : etc.

Pendant l'ardeur et au milieu du jour, on sent peu les beautés de la Nature; c'est au matin ou vers le soir que les divers degrés d'accroissement ou de décroissement de lumière sont autant de progressions et de moyens de comparaison qui font naître des idées. Il est sur le déclin du jour un point où tous les objets semblent se rapprocher; alors, le désir de les voir de plus près les rend plus séduisans, ou cette curiosité en impose par l'intérêt, la

majesté qu'elle leur prête. Que celui qui s'est trouvé dans une vaste forêt, à l'entrée de la nuit, quand la cime des chênes antiques commence à s'agiter par le vent frais qui siffle à travers leur feuillage, quand les branches se heurtent entr'elles, et que les hurlemens rares et sourds des habitans de cette forêt se font entendre au loin autour de lui; que celui-là nous raconte les idées qui l'ont saisi dans ce moment. Mais si nous préférons des points découverts d'où un grand Ciel puisse procurer la scène magnifique du coucher du soleil, écoutons l'Auteur de la Théorie des Jardins : « Lorsqu'à travers les nuages que » cet Astre colore, des millions de rayons » s'échappent, et par leur prodigieuse ré- » frangibilité, déploient ce qu'ils ont de » plus pompeux et de plus éblouissant; » dans ces superbes instans, l'atmosphère » est tout en feu, la terre brûle; la Nature » entière, comme incendiée, participe aux » teintes chaudes et vigoureuses de la » lumière; ses rayons comprimés par le » sombre nuage qui les couvre et les re-

» pousse, faisant effort pour se dégager, » se précipitent, d'un côté, sur l'horison qui » brille de leur éclat, et de l'autre, s'é- » lancent avec rapidité dans les Cieux en » traits étincelans; spectacle vraiment su- » blime et digne de l'Astre radieux qui le » produit; et telle est sa magie, que les » lieux qu'il éclaire alors, ne paroissent » plus les mêmes : ce sont d'autres pay- » sages, les objets sont transformés, les » scènes sont changées, et l'illusion se » soutient, jusqu'à ce que, se modifiant » dans tous les tons, la lumière s'affoi- » blisse insensiblement, et que celui qui la » propage s'échappe avec elle, en se per- » dant l'un et l'autre dans les ombres de » la nuit ».

Pag. 47, *vers* 19.

La Nature qui sert de texte à nos discours,
Varie ainsi pour nous la scène de nos jours.

Comme ces Notes ne sont pour la plupart que des extraits de lectures analogues au Poëme qui précède, on entendra, sans doute, encore avec plaisir comment s'ex-

prime le même Auteur de la Théorie des Jardins, en parlant de la Nature qu'il a prise, pour ainsi dire, sur le fait, lorsqu'il nous l'a peinte.

« De tous les objets (dit-il) qui frap-
» pent nos regards, il n'en est point dont
» les impressions soient aussi vives, il n'en
» est point qui aient un empire si uni-
» versel sur le cœur de l'homme, que
» le spectacle de la Nature. Grand et ma-
» jestueux, il nous étonne et nous en
» impose; aimable et intéressant, il nous
» attire. Ainsi, la Nature, toujours simple
» et magnifique, tire du rapport et des
» proportions de ses parties, et les effets
» sublimes qu'elle nous présente, et les
» graces naïves qui la parent. Variée dans
» dans ses formes; riche et proportionnée
» dans ses inégales dimensions, elle se mo-
» difie à l'infini : tantôt grave et sérieuse,
» tantôt gaie et riante; ici bruyante et
» agitée; ailleurs silencieuse et tranquille,
» elle embrasse tous les caractères; elle
» nous trace des tableaux de tous les
» genres. Quelquefois, forte et vigoureuse

» dans son style, tranchée dans ses cou-
» leurs, elle nous frappe par la hardiesse
» de ses transitions, et nous surprend par
» la bizarrerie de ses contrastes : souvent
» égale, tendre et fondue, elle nous
» plaît par l'élégance de son ensemble et
» la mollesse de ses contours, et nous
» enchante par la douceur et l'accord de
» ses tons. Semblable à la scène drama-
» tique, elle maîtrise tous nos sentimens ;
» elle nous remue par des ressorts se-
» crets et des rapports cachés qui ravissent
» l'homme sensible..... Sous son air de
» désordre, elle voile les vues les plus
» utiles, la marche la plus régulière et
» les projets les plus sagement combinés.
» Si elle nous paroît effrayante dans ses
» bouleversemens, affligeante dans ses dé-
» sastres, bientôt elle nous console, et
» nous rassure par l'immensité de ses pro-
» ductions : en ouvrant son sein à nos
» besoins, elle nous procure l'aisance et
» la richesse, et nous mène sans cesse
» de l'espérance à la jouissance de ses
» dons ».

Pag. 48, *vers* 4.

On se sent enchanté.... La pompe et le silence
Accompagnent la nuit dont la marche s'avance;
Des Echos d'alentour les accens confondus
Se répètent au loin à nos sens plus émus : etc.

Tout ravit, tout intéresse le spectateur solitaire et tranquille des campagnes; et le Poëte, ainsi que le Peintre, saisit toutes les nuances, tous les effets, pour en composer ces tableaux qui nous frappent par l'exacte ressemblance et le souvenir des beautés de l'orignal. La Poësie descriptive a cet avantage commun avec la Peinture, de retracer les objets tels, que le Vulgaire ne les voit réellement comme il faut, que dans ces images : elle donne aux richesses de la Nature un éclat qui les relève encore à nos yeux; mais elle ne doit point trop accumuler ces richesses, dont la prodigalité semble alors en diminuer le prix. Je soupçonnois volontiers de cet excès un Poëme dont j'entendis réciter des morceaux qui me parurent de la plus grande beauté, quoique

la lecture imposante et fougueuse de l'Auteur provençal, qui dut faire une aussi vive impression sur tous ses auditeurs que sur moi, ne suffit pas alors pour asseoir un jugement (1).

Pag. 50, *vers* 19.

O Dieu! reçois les vœux qu'en joignant ces Epoux,
Et ma Glicère et moi, nous avons faits pour nous!

— Je voudrois, s'il étoit possible, faire une hymne digne de l'Amour, à l'Auteur de tous les bienfaits dont il nous fait jouir. Je voudrois..... mais, non : l'expression seroit trop au-dessous du sentiment qui dicteroit l'hommage. Je me contenterai de répéter, d'après *Rochester*, « que l'Amour » dans un pays d'athées feroit adorer la » Divinité ».

Pag. 51, *vers* 2.

Peuple de bonnes gens, agriculteurs que j'aime,
Vous ne devez vos biens, vos plaisirs qu'à vous-même!

(1) Ce Poëme a paru depuis que cette note fut écrite, et le jugement du Public a prononcé tout ce que j'augurois du mérite et des défauts de cet Ouvrage.

Il fut un tems où la tyrannie féodale obligea nos Souverains, pour en délivrer leurs sujets, à chercher les moyens d'attirer dans la Capitale les grands Seigneurs dont les vassaux les y suivirent, pour ne plus l'être. Bientôt ce fut tout le contraire: nos campagnes désertes eurent besoin d'être ranimées par la présence des oisifs de nos villes, qui n'y allèrent plus que pour distraire leur oisiveté. On ne sauroit trop inspirer le goût de la vie champêtre; et tel est le but de notre excellent Poëme des Saisons et de la belle traduction des Géorgiques. Deux Ecrivains bien recommandables par la sensibilité qui empreint leurs écrits du feu de l'éloquence, persuadés d'ailleurs, comme on devroit l'être, de l'influence qu'ont nécessairement les Ouvrages d'esprit sur les mœurs nationales, ont voulu célébrer les douceurs de cette vie champêtre. L'un (1), en peignant les vertus des bonnes gens éloignées de nos

(1) L'Abbé Le Monnier.

villes, et qu'on s'avisa, de nos jours, assez ridiculement de récompenser de ce qui fait leur bonheur; l'autre (1), en présentant la Nature sous ses aspects rians et variés, telle qu'elle est quand elle est agreste, et qu'elle n'est point déguisée, préférable pour les Jardins aux pompeuses décorations où l'art détruit la plus aimable de toutes les illusions, celle de la vraisemblance. Il étoit à souhaiter que la Poësie, qui prêta ses pinceaux à Rapin, empruntât ces nouvelles idées sur les Jardins, si toutefois une prose superbe ne doit point l'emporter par sa noblesse et sa liberté même, sur la contrainte de la versification; et si la Poësie elle-même, dont une imagination brillante répand ainsi les plus riches couleurs dans une prose élégante et hardie, n'y brille pas encore davantage. Cependant un Poëme sur les Jardins, tel que nous l'eût donné Virgile (2),

(1) M. Morel, Auteur de la Théorie des Jardins.

(2) Le Virgile français, De Lille, a exécuté

étoit encore à faire dans notre langue, et nous manquoit; c'est là qu'il falloit en puiser le goût, le plan et les détails. Pour moi, toujours disposé à trouver une prose qui m'élève par de grandes images heureusement exprimées, presqu'égale aux plus beaux vers, je craindrois trop d'affoiblir, en l'imitant, un modèle auquel mon admiration ne se lasse point de revenir. « Heureux (lit-on dans cet Ouvrage) ce-» lui qui, dégagé de ses premiers liens, » dédaignant des emplois plus accrédités, » des occupations plus pénibles encore que » considérées, a la force de fuir les em-» barras et la sollicitude des villes pour se » livrer aux douceurs de la vie champêtre

---

cette idée ; il est le seul à qui ce sujet pouvoit appartenir : il a puisé heureusement, à la source même que j'indique ici, une grande partie de tout ce qu'il a chanté sur la manière d'orner la Nature champêtre ; et mes vœux n'ont pas été vains : mais a-t-il assez rendu à l'Auteur de la Théorie des Jardins tout ce qu'il lui devoit ? A peine en parle-t-il.

» et aux innocens travaux de la campa-
» gne ; et, contemplant la Nature dans ses
» effets et ses productions, jouit en paix
» de ses beautés et de ses bienfaits ! Tous
» les objets qu'elle offre sont pour lui
» autant de présens et de motifs de plai-
» sir ; chaque saison, chaque moment, lui
» en fournit de nouveaux ». . . . Et ailleurs, après avoir parlé des talens nécessaires au cultivateur, il ajoute, pour ce qui doit rendre à jamais ce titre estimable : « En
» un mot, l'homme des champs a, pour
» l'ordinaire, de solides vertus : il est sim-
» ple sans grossièreté ; il a plus de mœurs
» que de manières ; il est humain et hos-
» pitalier ; il fait du bien sans faste ; il
» jouit de l'abondance sans luxe : il vit
» dans l'aisance sans mollesse ; et l'intérêt
» qui l'anime n'a rien de bas ni de sordide :
» tel est celui que, dans presque tous
» les pays, une aveugle prévention a mis
» au-dessous du citadin ».

Pag. 51, *vers* 5.

J'aurai, sur le penchant d'une colline verte,

Une maison rustique, en ardoises couverte,
A la *Jean-Jacque:* etc.

Tout le monde connoît la description de la petite maison du *Socrate* Génevois : c'est elle-même que je voulois réaliser, ainsi que tout ce qui devoit avoir rapport à cette rustique possession, et puis m'écrier, avec le gouverneur d'Emile: « Adieu donc, Paris ! ville célèbre, ville » de bruit, de fumée et de boue, où les » femmes ne croient plus à l'honneur, ni » les hommes à la vertu ; adieu, Paris ! » Nous cherchons, l'Amour, le Bonheur, » l'Innocence ; nous ne serons jamais assez » loin de toi » !

Pag. 51, *vers* 8.

Elevant mon Emile à côté de Sophie: etc.

Ici l'illusion cesse pour faire place à la vérité. Glicère ! non, vous n'êtes plus celle que l'Amour célébroit dans les vers que vous lui inspiriez ! Je crois devoir, s'il est possible, vous honorer davantage à présent. La Nature nous a revêtus

l'un et l'autre d'un plus saint caractère ; en changeant le titre d'Amans pour celui d'Epoux. Vous êtes mère, et je sens que je suis père, en vous estimant comme je vous aime. La jeunesse emporte avec elle les plaisirs volages : des devoirs importans nous restoient à remplir dans les gages d'un mutuel amour, et le prix de nos sages tendresses est devenu le lien qui les prolonge et les resserre. Vous avez achevé l'ouvrage de la Nature, en nourrissant vos enfans de la substance qu'elle leur destinoit dans votre sein. L'éducation des filles appartient à leur mère ; la tâche n'en est pas difficile, quand elle est son propre salaire et celui des vertus que vous leur inspirez. Sophie, à votre exemple, seroit digne d'une autre *Emile*. . . . A ce nom, tous les soins qu'un père ne dut jamais confier, me rappellent vers toi, ô mon fils ! Du moment de ta naissance, je me suis délicieusement occupé de l'idée immortelle de consolation que tu vins m'apporter sur la terre. Je remerciai le Ciel de m'avoir donné un fils pour l'é-

lever. J'ai fixé pour toi les premières traces fugitives de la vie qui échappent à l'homme, en y arrivant : j'épiai tous les instans de la tienne au bord de ton berceau, afin de t'en conserver le souvenir par écrit ; et ce journal, indifférent, ou même ridicule et minutieux aux regards de tout autre, ne doit pas l'être aux tiens. Puisse-tu le voir un jour, comme je revois souvent moi-même de pareils monumens de la tendresse paternelle et conjugale, dans des lettres d'un père à sa femme, que j'ai rassemblées, et où le mien s'occupoit de moi long-tems avant que je pusse en être instruit ! Jours trop tôt écoulés ! rapide aurore de la vie ! âge des graces naïves, des jeux, de l'innocence et de la gaieté, vous reveniez pour moi, quand je partageois encore vos amusemens avec mon fils ! L'ami, le seul ami que j'eus au monde, et qu'il me fallut perdre dans un père, il dut renaître en toi ! J'ai pu former le cœur de mon nouvel ami ! Heureux emploi du tems où la sensibilité s'annonce par des pleurs si fréquens ! Mon fils ! je n'épuisai point par

de vils châtimens qui dégradent l'homme la source de ces pleurs que je voulois ménager. C'est en exerçant ton ame aux vertus compatissantes et à la bienfaisance qui élèvent l'ame et l'ennoblissent, que je savois empêcher cette source précieuse de tarir jamais. Tes récompenses furent des bienfaits que je te donnois à répandre suivant notre fortune; et tu ne connoissois de punition que lorsque mes autres enfans étoient chargés de distribuer à ta place ces récompenses, qu'ils te disputoient à l'envi. Ils étoient toujours assez payés de les avoir méritées, par le plaisir d'en faire part aux infortunés. Tantôt nous allions visiter une famille honnête, mais indigente, sous le chaume; car nous étions citadins le moins que nous pouvions: tantôt nous excitions les gens vertueux à bien faire, en les aidant par les moyens que nous pouvions leur en fournir, car on ne doit présenter d'autres prix aux vertus que ses vertus mêmes. Ainsi leurs semences ont germé dans ton cœur, et tu dois en recueillir les fruits, aujour-

d'hui que te voilà devenu homme. Je ne négligeai pas non plus en toi les fleurs de l'esprit, mais sans vouloir trop tôt les faire éclorre : on en doit valoir beaucoup mieux, quand il est cultivé ; c'est par-là, te disois-je, que j'appris toutes les ressources que je possédois en moi, contre l'ennui, le vice et la méchanceté. Un goût passionné pour les Lettres s'empara de mon ame, dès que les sens commencèrent à l'avertir de nouveaux besoins ; et ceux-ci durent céder à l'empire de ce goût dominant, qui s'accrut encore par l'impossibilité même où je me mis de le satisfaire, en me livrant à des occupations d'un genre bien différent. Fasse le Ciel qu'un semblable penchant, qui tient à l'ame et l'enrichit ; fasse le Ciel qu'une trempe de sensibilité peu commune, et qui caractérise ordinairement ce penchant décidé, t'écarte, ainsi que moi, de mille écueils où la jeunesse se précipite pendant l'orage des passions ! C'est le moyen de tromper l'activité de celles-ci, en exerçant tout leur pouvoir. La Poësie m'attira d'abord

par ses enchantemens qui me séduisirent; mais l'imagination n'apprend rien; et le désir d'apprendre l'emporta bientôt, quand la raison, plus fière, eut éloigné l'enchanteresse.

De la maturité les conseils plus tranquilles
Offrent à nos désirs des objets plus utiles;
Et les jardins d'Armide, et leur prestige heureux,
Ces Cieux purs et brillans, s'éclipsent à nos yeux.
(*De la Harpe*).

Mais si l'ardeur d'être utile à tes semblables, à toi-même, maîtrise fortement ton ame; si, au lieu d'un vain fantôme de gloire littéraire qui m'attiroit, tu embrasses une plus noble ambition, celle d'être utile à tes semblables, comme je te l'ai fait désirer par toutes les puissances de ton ame; ce goût des Arts que j'aimai tant, ne sauroit te fixer dans leur carrière, où les succès incertains menacent toujours de quelques dangers, parmi lesquels la médiocrité est le plus grand. Que si tu prétends aux faveurs de la fortune, dont l'image enchanteresse te poursuit

quelquefois et te presse de sacrifier à cette idole du jour, tellement qu'elle te paroîtroit la Divinité de toutes les jouissances réelles, comme elle l'est de toutes les vanités et de tous les vices; mets ton bonheur, au contraire, dans la médiocrité de ses dons; et, quand tu auras servi tes semblables par des travaux constans et nécessaires à l'humanité, les seuls vraiment utiles, vas goûter le repos que le travail t'aura mérité. Alors, après avoir payé ta dette à l'humanité, en jouissant du plaisir que j'eus à ta naissance, reçois-moi, dans tes embrassemens, au milieu des tendres rejettons de nous-mêmes. Ah! mon dernier soupir doit être un sentiment, s'il peut s'exhaler dans ton sein, quand mes yeux foibles, appesantis, entreverront encore autour de moi ces garans d'une espèce d'immortalité sur la terre! C'est alors qu'il est doux de se sentir pressé dans les bras de ses enfans, et que le souvenir d'avoir aimé devient doublement cher par le plaisir de l'être.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

FAUTES A CORRIGER.

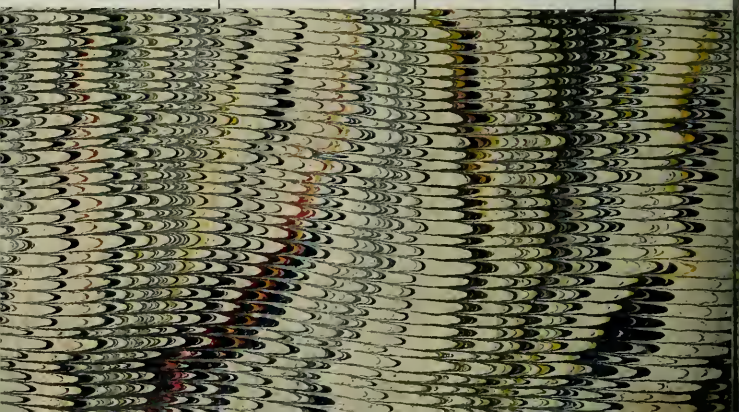
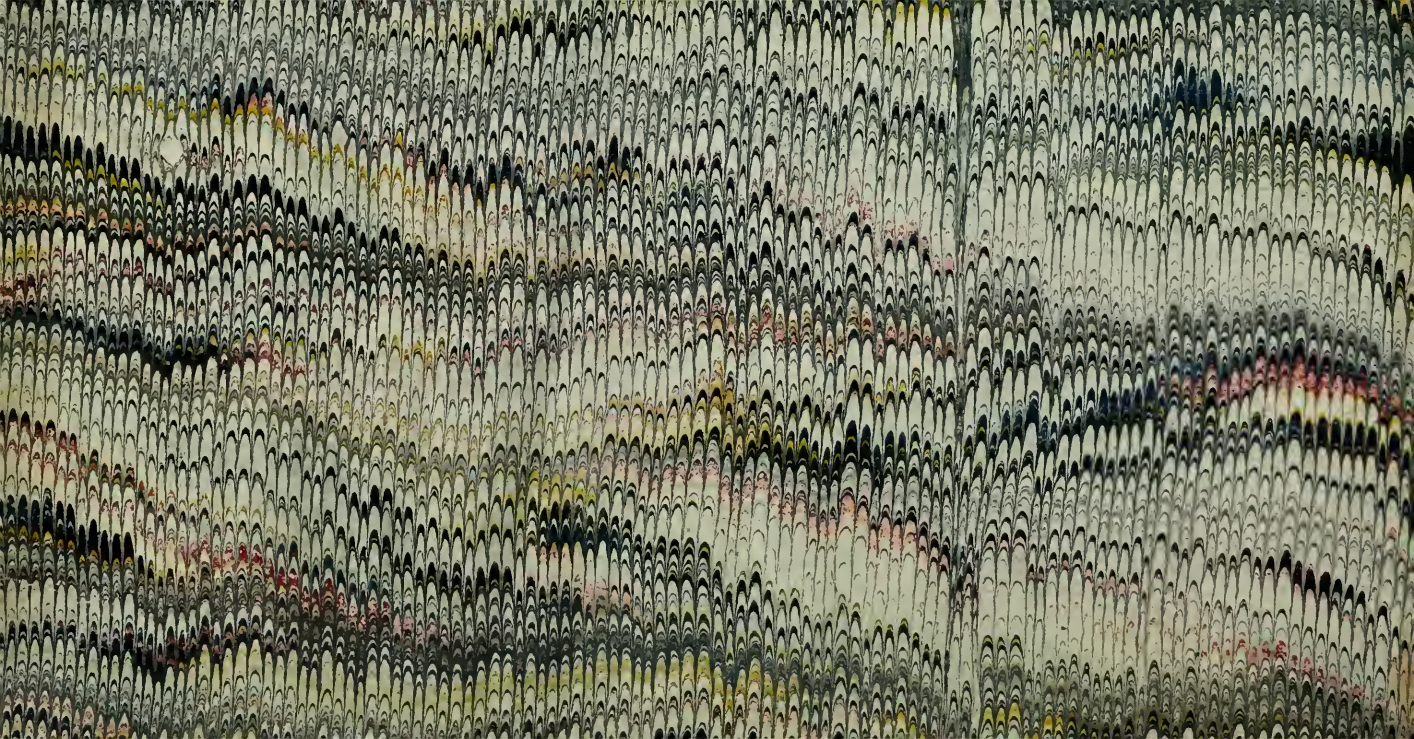
PAGE liv, lig. 9, au lieu de *musulmane*. lisez : *musulmane* ,.

Pag. 97, lig. 4, *n'a* probablement, effacez *n'a*.

Pag. 109, lig. 3, l'écharpe d'Iris *qui*, effacez *qui*.

Pag. 122, lig 18, au lieu *d'une* autre *Emile*, lisez: *d'un*.

Pag. 124, lig. 23, au lieu de *ses* vertus, lisez : *ces*.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due